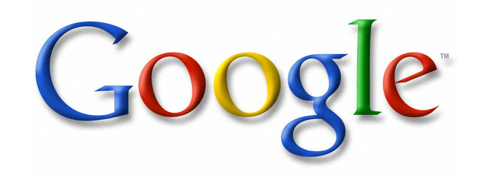






A Monsieur Édouard Stoullig
En toute sympathie confraternelle et
individuelle

Paul Vérola

Paris 9 Nov. 1900.

LE NIRVÂNA

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Les Accouplements . . . . 3 fr. 50
Exempté . . . . 3 fr. 50
L'Infamant . . . . 3 fr. 50

VERS

Les Orages (*épuisé*).
Les Baisers morts (*épuisé*).
Horizons . . . . 3 fr. »

THÉATRE

L'École de l'Idéal, trois actes, en vers . . 3 fr. »
Rama, poème dramatique, en trois actes, avec illustrations de Alphonse Mucha . . . . . 15 fr. »

PAUL VÉROLA

LE NIRVÂNA

POÈME DRAMATIQUE

EN QUATRE ACTES

> Il n'est point de feu comparable à la passion, de prison comparable à la haine, de filet comparable à l'agitation de l'esprit, de torrent comparable à la convoitise.
>
> *Le Bouddha.*



PARIS

Bibliothèque Artistique et Littéraire

31, RUE BONAPARTE, 31

1900

JUSTIFICATION DU TIRAGE

15 Exemplaires sur japon impérial, numérotés de 1 a 15.

385 Exemplaires sur velin, numérotés de 16 à 400.

N° 261

PRINCIPAUX OUVRAGES

CONSULTÉS POUR CE POÈME

Le Bouddha, sa vie, sa doctrine, sa communauté, par H. Oldenberg, traduit de l'allemand par A. Foucher.

Introduction à l'histoire du Bouddhisme indien, par E. Burnouf.

Vie ou Légende de Gaudama, le Bouddha des Birmans, par Mgr P. Bigandet, traduit en français par Victor Gauvain.

Le Dhammapada, par Fernand Hu, suivi du *Sutra* en quarante-deux articles, traduit du tibétain par Léon Féer.

Le Bouddhisme, par M. de Milloué, conservateur du musée Guimet.

Essai sur la légende du Bouddha, par E. Sénart, de l'Institut.

Quant à notre conception du *Nirvâna*, elle est conforme, croyons-nous, à celle de M. Max Müller, que nous n'avons malheureusement pu consulter que dans les trop rares citations faites de lui par les auteurs mentionnés plus haut.

P. V.

AVERTISSEMENT

Pour apprécier sainement la philosophie du Bouddha, pour se bien pénétrer de sa majestueuse puissance, il ne faut point perdre de vue que, dans la dégénérescence du brahmanisme et de la vieille société indoue, une seule idée planait, vivace, au-dessus de toutes les discussions : l'idée de la perpétuelle réincarnation des âmes.

Cette idée, du reste, qui semble un peu naïve tout d'abord, notre science très positive ne la ressuscite-t-elle pas un peu chaque jour? Nous avons remplacé le sentier par la grand'route, l'empirisme par de rigoureuses méthodes, pour aboutir, en somme, à des conclusions identiques. Atavisme! Hérédité! Qu'est-ce que cette perpétuelle reviviscence en nous des instincts et des appétits de nos aïeux? N'est-ce point la confirmation scientifique d'un fait que les anciens, sous une forme plus poétique, avaient noté des milliers d'années avant nous?

Écoutez le vieux savant Ferroz dans le dernier livre de M. E.-M. de Vogüé : « Nous croyons marcher sur la cendre inerte des morts: en réalité ils nous enveloppent, ils nous oppriment; nous étouffons sous leur poids; ils sont dans nos os, dans notre sang, dans la pulpe de notre cervelle; et surtout quand les grandes idées, les grandes passions entrent en jeu, écoutez bien la voix : ce sont les morts qui

parlent! — Eux, du moins, ils avaient des convictions sincères, ardentes. — Précisément! ils continuent de nous les faire proclamer, à nous qui n'en avons plus. »

L'idée des perpétuelles renaissances n'a donc rien qui puisse entrer en conflit avec l'esprit moderne.

Est-ce le pessimisme terrestre des Indous, alors, qui heurtera notre vision scientifique ?

Hélas! il apparaît plus clairement, d'heure en heure, que tout notre progrès, toute notre science ne peuvent que confirmer notre impuissance à réaliser, sur la Terre, un idéal absolu et se contentent d'entrer en composition avec notre créancière éternelle, la Misère, pour qu'elle nous ménage un peu, comme des esclaves résignés à ne jamais s'affranchir.

Donc, ici encore, la lassitude de notre XIX[e] siècle agonisant peut se reconnaître dans le découragement de la société vieillie et sceptique au milieu de laquelle naquit le Bouddha.

Mais, tandis que nos sociologues modernes cherchent la solution du problème dans le droit de chacun à satisfaire et à développer ses appétits terrestres, le Bouddha, au contraire, voyant dans ces appétits la cause première de l'instabilité et de la souffrance, des haines et des chocs, s'applique à tarir cette source empoisonnée.

Quoique vieilles de vingt-quatre siècles, les pensées qu'évoque ce poème peuvent par conséquent se réveiller à notre époque sans se trouver trop dépaysées, et les cœurs fatigués d'aujourd'hui pourront leur emprunter, peut-être, quelques doux instants de sérénité.

Nous avons laissé, au grand initiateur de l'Inde, son nom de Gautama que ses contemporains semblent lui avoir donné généralement de préférence à ceux de Bhagavat et de Siddharta. Le nom de Çakya-Mouni relève des textes poétiques et fut très probablement inconnu des disciples directs du Maître.

Le Bouddhisme étant une religion rationnelle et non une religion révélée, nous avons proscrit de la vie et de l'œuvre de son fondateur tout le surnaturel qu'y a introduit la légende; nous avons groupé les faits et les textes sans aucun souci de la tradition chronologique ; trois

des personnages sont de pure invention : Yadara, Praséna et Purna ; enfin, nous avons donné à Gautama, comme premiers disciples, Çaripoutra, Kacyapa et Ananda qui, en réalité, ne connurent le Maître que beaucoup plus tard. Les vrais premiers disciples étaient au nombre de cinq et n'eurent du reste, par la suite, qu'un rôle très effacé.

Le *Nirvâna* termine l'étude que nous avions commencée sur l'âme indoue dans notre précédent poème dramatique *Rama*.

Notre prochaine œuvre s'efforcera de mettre en action et de synthétiser l'âme d'Israël. Nous aborderons ensuite Zoroastre et Mahomet, complétant ainsi, toujours sous la forme du poème dramatique, notre interprétation des religions encore vivantes qui précédèrent ou suivirent le christianisme.

P. V.

Bois-le-Roi, octobre 1899.

PERSONNAGES

GAUTAMA, Le Bouddha, 29 ans au 1er acte; 35 ans au 2e; 45 ans au 3e; 79 ans au 4e.
PURNA, ascète, rival du Bouddha.
DÉVADAT, MAHANA, } brahmes, rivaux du Bouddha.
ANGOULIMATA, guerrier.
ÇARIPOUTRA, ANANDA, KACYAPA, } ascètes, disciples du Bouddha.
SOUBHADDA, Brahme converti par le Bouddha.
PRASÉNA, frère du Bouddha.
UN VIEILLARD.
LE ROI BIMBISARA, roi de Magadha.
LE ROI, père du Bouddha.
UN JEUNE BRAHME.
PREMIER MARCHAND.
SECOND MARCHAND.
UN HOMME DU PEUPLE.
SECOND HOMME DU PEUPLE.
UN MARCHAND.
BHAVILA, disciple du Bouddha, LE BOURREAU, } personnages muets.

YADARA, courtisane convertie par le Bouddha, 16 ans au 1er acte.
UNE CHANTEUSE.
AMBÂPALI, courtisane, personnage muet.

RELIGIEUX, RELIGIEUSES, FOULE, DANSEUSES, MUSICIENNES, GUERRIERS, SERVITEURS, UN CADAVRE.

Dans l'Inde, au IVe siècle avant l'ère chrétienne.


ACTE
I



Décor :
Le parc du Palais de Kapilavatthou,
sur les bords de l'Aciravati.

Scène I

GAUTAMA, YADARA, UNE CHANTEUSE,
DANSEUSES ET JOUEUSES DE LUTH

(Gautama est assis à l'écart, Yadara l'observe.)

UNE CHANTEUSE

Danseuses, venez par essaims
En faisant vibrer vos seins;
Que vos torses, que vos reins,
Que vos bras aux cadences lentes,
Moulent aux yeux des amants
Les plus subtils mouvements
De vos âmes roucoulantes!

Rampez, tordez-vous, languissez!
Et qu'à l'appel clair des baisers,

Vos petites âmes troublantes,
Se haussant tout le long de vos nerfs anxieux,
Montent s'exhaler dans vos yeux,
Ainsi que monte, dans les fleurs, l'âme des plantes!

GAUTAMA, à part.

Ne plus penser!... Comme une épave au gré des mers,
Abandonner son âme au clapotis des nerfs;
Être calme ou troublé, selon le vain caprice
D'un flot qui, tour à tour, s'endort ou se hérisse;
Enclos dans le Présent comme en une prison,
Interdire à ses yeux de sonder l'horizon!...
Le bonheur n'échoit-il qu'à celui qui végète?
Le bonheur, se peut-il vraiment qu'on ne l'achète
Qu'en renonçant au droit de penser?...

YADARA, contemplant Gautama.

C'est en vain
Que mon œil mendiant le poursuit!...

GAUTAMA, toujours à part.

Car enfin,
Ne suis-je pas le seul que la vie importune?
Je ne vois que des gens heureux de leur fortune,
Heureux de respirer et d'aimer; l'air, les champs,

Les bosquets sont remplis de danses et de chants;
Sous l'éclat du soleil et dans les ombres vertes
N'apparaissent que fleurs et lèvres entr'ouvertes
Qui m'offrent leurs parfums, qui m'offrent leurs baisers...
Et pourtant, chaque jour, je sens plus oppressés
Mon esprit et mon cœur. Ainsi que l'antilope
Pressent et guette le danger qui l'enveloppe,
Bien avant que son œil ait vu l'arc du chasseur,
Pressentirais-je donc quelque immense malheur?
Mon être gémit-il d'une douleur future?...

YADARA

Si je pouvais savoir ce que son cœur murmure!

(Aux danseuses et aux joueuses de luth.)

Suspendez votre danse! Arrêtez vos accords!
Il n'entend pas les sons et ne voit pas les corps :
Ses sens semblent trouver leur pâture en lui-même.

(A part, en se rapprochant de Gautama.)

Près de lui, le baiser me paraît un blasphème.
Pourquoi?

(Elle s'assied auprès de Gautama et l'attire doucement à elle. Il laisse aller sa tête sur son épaule, sans ouvrir les yeux.)

Ne puis-je rien, Prince, pour t'apaiser?
Je suis l'amie et non l'amante : aucun baiser
Ne palpite, appelant ta bouche vers la mienne;

Prends une sœur qui, sans te troubler, te soutienne ;
Je ne veux plus te voir malheureux... Parle-moi!

GAUTAMA, à lui-même.

Rahoula!

YADARA

Sois-en fier! Ton fils...

GAUTAMA, se levant, sans l'écouter.

Vivre?... Pourquoi?...

(Yadara se lève aussi. Gautama l'arrête d'un geste et s'éloigne. Yadara se rassied, découragée; la chanteuse quitte la scène, les danseuses et les joueuses de luth s'étendent sur le gazon.)

Scène II

LES MÊMES, PRASÉNA, PUIS GAUTAMA

PRASÉNA, s'avançant gaiment vers Yadara.

Eh bien! c'est donc ainsi que l'on distrait mon frère?

YADARA

Ah! Prince, où sont les yeux qui le pourront distraire?
Où sont les lèvres qui révéleront un but

A ce cœur inquiet, mais vibrant comme un luth?
Où s'épanouit-il le corps dont la cadence
Lui révélera, mieux que ne le font ma danse
La plus lascive et le long frisson de mes nerfs,
L'éternel infini qui palpite en nos chairs?

PRASÉNA

De quel ton tu nous dis cela! Quelle amertume!

YADARA

Oh! non! de la tristesse, au plus! Je m'accoutume
Doucement et sans que mon cœur en soit aigri,
A voir sécher mon rêve avant qu'il ait fleuri.

PRASÉNA

Ne désespère pas, Yadara! car toi seule
Peux insuffler un peu de vie en ce corps veule;
Qu'il ait son âme en fête, ou bien qu'il l'ait en deuil,
Nul ne peut t'approcher sans trouver dans ton œil
Ou le joyeux soleil, ou la nuit apaisante.
Moi, je veux le soleil!

(Il cherche à l'embrasser.)

YADARA, l'arrêtant.

Tu crois que je plaisante,
Prince?

PRASÉNA

Mais non! je crois que ton petit cerveau
Cherche à ta volupté quelque piment nouveau,
Yadara! voilà tout!... et que ta chair, en somme,
Fatiguée, est en train de faire un petit somme,
Laissant ton gentil cœur cueillir en liberté
Des fleurs pour parfumer plus tard ta volupté...
Cueille du rêve, enfant, cueille! c'est du printemps,
Et demain tes baisers en seront plus ardents!
Puissent-ils l'être assez pour réveiller mon frère!
Parle-t-il de son fils?

YADARA

Il s'efforce, au contraire,
De n'en rien dire et rien entendre. L'on croirait
Que sur lui cet enfant pèse comme un regret,
Presque comme un remords. Une fois, de sa lèvre,
Une fois seulement, en un râle de fièvre,
Le nom de Rahoula sortit. Un vague effroi
Ferma ses yeux et j'entendis ce mot : « Pourquoi? »
Je voulus l'apaiser : de ma voix la plus tendre
Je lui parlai; mais il sembla ne rien entendre.
J'attirai sur mon sein sa tête de martyr,
Je l'embrassai; mais il sembla ne rien sentir.

Puis il rouvrit les yeux, mais son esprit qui souffre
Semblait continuer à côtoyer un gouffre.
Pauvre âme!... Il s'éloigna lentement et sa main
Me fit signe de ne pas troubler son chemin.

PRASÉNA

Eh! ne trouble-t-il pas, lui, le chemin des autres?
Vraiment, ils sont bien tous ainsi, ces doux apôtres!

YADARA

Quel mal nous a-t-il fait?

PRASÉNA

Tu demandes quel mal?
Mais n'est-ce pas assez de cet air sépulcral
Qu'il a mis dans tes yeux? n'est-ce pas trop, pauvrette,
D'entendre hululer une morne chouette
Dans ton cœur qui, pareil à nos riants buissons,
Fourmillait autrefois d'ailes et de chansons?

(Gautama paraît au fond de la scène, s'arrête et écoute.)

YADARA

Est-ce sa faute à lui, Praséna, si je l'aime?
Ne dis rien contre lui : ce serait un blasphème!
Je ne le comprends pas, tu ne le comprends pas;
Peut-être est-il trop haut et sommes-nous trop bas?

PRASÉNA, ironique.

C'est avec cet éclat de flamme funéraire
Que tu comptes charmer ton prince ou le distraire ?

YADARA, amèrement.

Aussitôt qu'il est là, je chante, danse et ris,
Gagnant loyalement ma parure et mon riz.
Je connais mes joyeux devoirs de courtisane!

PRASÉNA

Tu ne les connais pas puisque ton front se fane!
Sans ta beauté, comment feras-tu ton devoir?

YADARA

Belle ou laide, ses yeux ne savent pas me voir?

PRASÉNA

Eh bien! alors, renonce à faire sa conquête,
Et reprends, au plus tôt, ta place à notre fête,
Ta place toujours vide, où tous nous t'attendons,
Le cœur plein de baisers, les mains pleines des dons
Les plus riches, les plus...

YADARA

J'y ai songé! j'y songe!

GAUTAMA, à part.

Quoi! sa sérénité n'était donc qu'un mensonge?

(Il s'éloigne sans qu'on l'ait aperçu.)

YADARA

J'y songe!

PRASÉNA, gaîment.

J'étais sûr que cette heure viendrait.

YADARA

Prince! tu fais erreur! car si j'ai du regret,
Ce n'est pas mon passé joyeux qui me le donne,
Mais mon malheur présent qu'il faut que j'abandonne.
Toutefois ne crains rien! Celle qu'on reverra,
Si je rentre, sera la joyeuse Yadara
Qui fera payer cher à toute la cohue
De tes amis, l'affront d'avoir été vaincue,
Elle, la triomphante au charme tout-puissant,
Par l'homme le plus faible et le plus innocent!

PRASÉNA

Et qui donc, Yadara, veux-tu qui te résiste,
Sinon un être faible au corps malade et triste,
Un aveugle de tous ses sens? Car, s'il voyait

La moiteur où ton œil à l'instant se noyait,
S'il écoutait ta voix et si le parfum tendre
De ta chair...

YADARA, l'interrompant.

Calme-toi! l'on pourrait nous entendre,
Et c'est un autre, ici, que je dois enflammer.

PRASÉNA

Mais n'ai-je pas le droit aussi de proclamer
Que les fleurs sentent bon, que le soleil éclaire...

YADARA

Pense-le, mais un seul peut le dire : ton frère.
J'ai pris l'engagement, en arrivant ici,
De m'attacher, tenace, à vaincre le souci
Dont sa pauvre âme est lourde et je tiens, moi, frivole,
A ne jamais faillir, pourtant, à ma parole.

PRASÉNA

Et quand quitteras-tu ce temple de l'ennui?

YADARA

Qui sait? Demain, peut-être, et peut-être aujourd'hui,
Et peut-être jamais. Je vais, à l'instant même,
Décider de mon sort dans un combat suprême.

PRASÉNA

Et si c'est la défaite ?

YADARA

Eh bien! tant pis et gais
Les cœurs!

PRASÉNA

Vivent la joie alors et les banquets!
Je cours crier partout que ton retour est proche,
Car tu ne peux donner un cœur à cette roche,
Et ta déroute est sûre.

YADARA

On ne peut pas savoir!

PRASÉNA

Moi, je sais, ma divine, et te dis : à ce soir!
Bénissant Gautama, dont la froideur têtue
Lui masque la valeur du bien qu'il restitue!

(Il sort.)

Scène III

YADARA, DANSEUSES, MUSICIENNES

YADARA, aux femmes.

Quand mon maître viendra, vous vous éloignerez
Assez pour que vos airs nous parviennent discrets,
Et puissent, dans le cœur ému qui les écoute,
Colorer les pensers sans en changer la route.

(Gautama, entre en scène avec un jeune brahme.)
(A part, s'effaçant.)

Ce brahme et moi cherchons la même guérison,
Mais, moi, par mes baisers et lui par sa raison!
N'est-il pas amusant de voir que l'on allie
Ainsi l'âpre sagesse à la douce folie,
La servante d'amour au serviteur des dieux?
Voyons lequel des deux réussira le mieux.

Scène IV

YADARA, GAUTAMA, LE JEUNE BRAHME

(Yadara se tient d'abord à l'écart.)

LE JEUNE BRAHME

Tu poursuis trop un rêve impossible en ce monde.
La souffrance, il en faut! Seule, elle rend féconde
L'âme et ce ne sont pas les plaisirs, mais les pleurs
Qui nous ont affranchis des corps inférieurs,
Et nous ont, par degré, menés de caste en caste,
Toi jusqu'au trône et moi jusqu'au brahmisme chaste.

GAUTAMA

Et tu ne souffres plus?

LE JEUNE BRAHME

Je suis homme. Mon sort,
Quoiqu'heureux, ne saurait m'affranchir de l'effort.
Mais la route est moins âpre et le pas est plus ferme
Quand le but s'ennoblit, quand on connaît le terme.

GAUTAMA

Mais quel est-il ce but?

LE JEUNE BRAHME

C'est le séjour des dieux!

GAUTAMA

Or, les dieux, comme nous, ont le front soucieux;
Ils luttent, comme nous, pour garder leur puissance:
Ce sont des hommes, moins la mort et la naissance!

LE JEUNE BRAHME

Ils sont heureux!

GAUTAMA

Eh! c'est le pire des affronts
Que de les croire heureux tandis que nous souffrons!

LE JEUNE BRAHME

Pourquoi toujours sonder l'insondable mystère?

GAUTAMA, à lui-même.

Leur ciel n'est pas exempt des maux de notre terre!

LE JEUNE BRAHME

Sois bon! et mets ton sort dans les mains de Vishnou!

GAUTAMA, toujours à lui-même.

Mais alors, le repos, où donc le trouver? Où?

(Yadara s'avance lentement et éloigne d'un geste le Brahme.)

Scène V

GAUTAMA, YADARA

YADARA, posant une main sur l'épaule de Gautama.

Le repos?... mais de tous les côtés il t'entoure;
Tu n'as qu'à faire un geste, un seul, pour qu'il accoure,
T'enveloppe et te berce! Oh! veuille et tu l'auras,
Le repos, car il est dans mes yeux, dans mes bras;
Le repos! mais c'est lui que ma bouche t'apporte;
Pourquoi donc lui fermer obstinément ta porte?
Obstinément, pourquoi chercher dans l'au-delà,
Mon Maître, ce repos? Pourquoi? puisqu'il est là.

GAUTAMA

Oui! ton pas est léger, léger comme un coup d'aile!
Un clair de lune brille au fond de ta prunelle;
Ton visage a l'éclat virginal du jasmin!
Mais ton cœur bat plus fort quand on te prend la main!

YADARA

Tu n'as donc pas compris encore que je t'aime!

GAUTAMA

Voilà bien le repos dont tu te crois l'emblème,
Pauvre enfant! le repos qu'en tout nouvel amant,
Toi-même tu cherchais et cherches vainement!

YADARA

Écoute-moi, malgré que ma voix t'importune!
Un porteur de trésors peut être sans fortune :
Ma poitrine, ma voix, mes baisers, mon regard,
Sont des trésors que je t'apporte de la part
D'un dieu qui veut que tout ce que j'ai t'appartienne
Et que mon seul destin, Maître, soit d'être tienne.
Je suis là! Pourquoi suivre ailleurs un songe vain
Et te laisser, sur un trésor, mourir de faim?
Car le mal qui t'étreint, moi j'en connais la cause
Et je te la dirai, puisque personne n'ose.
On croit ton cœur trop tendre et trop faibles tes nerfs,
Pour te laisser courir libre dans l'univers,
Aimer, chasser, combattre, et l'on craint que le monde
Au lieu de t'apaiser, ne rende plus profonde
La blessure mystérieuse par où fuit

Ta gaîté. C'est pourquoi l'on t'épie, on te suit;
C'est pourquoi dans les parcs royaux on t'emprisonne,
Ne laissant arriver, jusqu'à tes yeux, personne
Qui ne soit jeune et fort, qui ne soit jeune et beau!
L'existence, on ne te la montre que de haut,
De peur qu'un froissement, une simple piqûre,
Ne réalise en toi le redoutable augure.

GAUTAMA

Quel augure?

YADARA

Il paraît que, méprisant tes droits,
Tu pourrais refuser l'héritage des rois
Et, cachant dans des bois sauvages ta retraite,
Préférer devenir le plus sublime ascète.
Aussi t'a-t-on gardé toujours loin des combats,
Loin de ce qui s'agite et qui palpite au bas
Du trône : convoitise, espoir, efforts, envie;
Loin du malheur, loin du bonheur, loin de la vie.
C'est pour cela, c'est pour t'apporter tous ces biens
Ignorés de ton cœur, ô Maître, que je viens;
Car je veux te prouver que même les souffrances
Nous fascinent par de secrètes attirances,
Et que toute la vie est un ensemble, enfin,

Dont on ne peut soustraire une parcelle en vain!
Or, ai-je vu jamais dans tes yeux une larme,
Sur ta bouche un sourire, et dans ta main une arme?

GAUTAMA

J'ai vu mourir l'insecte et se flétrir le lys,
Et j'entendis crier la mère quand mon fils
Naquit : j'en sens encor la mortelle secousse.
Si tu peux m'apporter une arme qui repousse
Ces éternels fléaux hors de notre chemin,
Sois ma libératrice et viens armer ma main!

YADARA

Tu veux la posséder, cette arme tutélaire?
Sois ouvert à la joie autant qu'à la misère;
Le bonheur qui précède et le bonheur qui suit
L'enfantement le font moins pénible, et la nuit
N'a plus rien d'effrayant pour nous quand on l'enchaîne
Au crépuscule éteint comme à l'aube prochaine.

GAUTAMA

Je connais tout ce que la vie offre de beau;
On m'a caché la boue et l'on m'a fait voir l'eau,
L'amour et les parfums, ce qui rit et qui chante.
O révélation qui m'emplit d'épouvante!

Ton monde est donc encor plus hideux que celui
Où l'on abrite ma tristesse et mon ennui?
Et c'est en me traînant jusqu'au fond de ce gouffre,
Que tu prétends calmer l'angoisse dont je souffre?

YADARA

Oui! c'est en t'apprenant la lutte et le désir,
En te montrant des biens que l'on ne peut saisir
Sans efforts longs et que, conquis, il faut défendre
Encor contre tous ceux qui veulent les reprendre!
Oui! c'est en te forçant à connaître le prix
Des immenses bonheurs que chasse ton mépris,
C'est en te révélant ce que je vaux moi-même,
Que je veux redonner la vie à ton front blême.
Ah! combien mes baisers te paraîtront plus doux,
Dès que tu comprendras ce qu'ils font de jaloux,
Dès que tu comprendras combien est enviée
Cette chair dont ta chair est si vite ennuyée!

GAUTAMA

Oh! Yadara! quel trouble en chacun de tes mots!
Ne m'avais-tu pas dit : j'apporte le repos?

YADARA

Le repos, mais il est partout où l'on oublie!

Suis-moi! ta guérison est d'avance accomplie;
Suis-moi! Je te promets...

GAUTAMA, à lui-même.

Pour pouvoir être heureux
Il faut donc oublier? Tout est-il donc si creux?

(Il se lève en invoquant le ciel.)

Toi, source de toute âme, ô Vishnou, notre Père,
Qui, pour mieux pénétrer les douleurs de la terre
Et mieux savoir quels cris montaient te supplier,
Fus, tour à tour, poisson, tortue et sanglier;
Et toi, douce Lakshmi, toi, source souveraine
De la grâce, depuis la fleur jusqu'à la reine;
Toi qui, dans les halliers, les sables et les mers
As, comme ton époux, erré de chairs en chairs,
Parcourant l'univers du sommet à l'abîme;
Toi qui fus la Sitâ de Rama le sublime
Et qui, lorsque Krishna descendit jusqu'à nous,
Vins, fidèle toujours, t'asseoir sur ses genoux
En regardant flotter dans un ciel en détresse
Les astres inquiets appelant leur Maîtresse,
Couple divin de la science et des amours,
Mon esprit me trahit; venez à mon secours!
Est-ce enfin le secret du bonheur de la vie,

Que m'ouvrira ce monde auquel on me convie?
Oh! parlez! répondez! je tombe sous l'effort!

YADARA

Leur réponse, c'est moi! La vie, il faut d'abord
Qu'on la connaisse avant de la proclamer laide!
Voilà ce que Vishnou répond!

Scène VI

GAUTAMA, YADARA, UN VIEILLARD

UN VIEILLARD, *invisible.*

A l'aide! à l'aide!

GAUTAMA

Quel est ce cri? d'où vient ce lamentable appel?

LE VIEILLARD, *émergeant des rives du fleuve.*

A l'aide! à l'aide! au nom des puissances du ciel!

GAUTAMA

L'être étrange! Et de quel démon est-il la proie?

LE VIEILLARD

Au secours! au secours! c'est mon fils qui se noie!

Scène VII

LES MÊMES, DES SERVITEURS

GAUTAMA, aux serviteurs qui accourent.

Vite! secourez-le!

LE VIEILLARD

Voyez! il n'est pas mort;
Sa tête sur le flot troublé paraît encor!
Écoutez! il appelle! oh! sauvez-le, de grâce!
Oh! vite! Il disparaît! ne perdez pas sa trace!

(Pendant qu'il parle, des serviteurs ont mis à l'eau une jonque et rament vers le point indiqué; ils se perdent dans la coulisse.)

A droite, là! plus loin! Hâtez-vous! hâtez-vous!
C'est là! vous arrivez! Oui, là! vers ces remous!
Ah! terre de malheur! univers de misère!
Un enfant ne doit pas mourir avant son père!
C'est injuste! c'est monstrueux! ce n'est pas Vrai!
On me le sauvera; je le retrouverai,
N'est-ce pas?

(Avec un cri de joie.)

Le voilà! c'est lui que l'on retire!

(Tombant à genoux.)

O dieux justes! Pardon! j'ai failli vous maudire.

(La jonque revient; on dépose le corps sur la berge. Yadara et Gautama se sont approchés et ont assisté à toute la scène.)

YADARA

Viens, maître, éloignons-nous!

GAUTAMA

Nous éloigner? Pourquoi?
Tu veux m'initier au monde, il vient à moi;
N'ai-je pas supplié Vishnou? Vishnou m'exauce
Et m'apprend comme toi que ma vie était fausse.

YADARA

La colère du roi retombera sur nous;
Nous t'avons mal gardé...

GAUTAMA

Ne crains aucun courroux,
Car le roi défendra lui-même qu'on me plonge
Plus longtemps dans la nuit épaisse du mensonge.

4

LE VIEILLARD, sur le corps de son fils.

Mort! mon fils! il est mort! je n'entends plus son cœur...
Voyez comme il est beau!

(Apercevant Yadara.)

Femelle de malheur,
C'est toi qui m'as tué mon fils, maudite femme!
Tu prends son corps après m'avoir volé son âme!

YADARA, reculant.

Pauvre homme! il devient fou!

LE VIEILLARD

Non! non! mille fois non!
Gloire aux dieux s'ils pouvaient m'enlever la raison!
Avance un peu! Le reconnais-tu, ce visage?
Tu trembles?

YADARA

Ce sont bien mêmes traits et même âge!
Est-ce lui qui, toujours, quand s'ouvrait un banquet,
Au nom d'un inconnu m'apportait un bouquet?
Timide et rougissant, il s'éloignait ensuite,
Refusant toute aumône!

LE VIEILLARD

Oui ! c'était lui !

YADARA

Sa fuite
Fit toujours le mystère et l'on ne put savoir
Quel rang son maître avait, quel âge, quel avoir !

LE VIEILLARD

Mon fils n'avait ni rang, ni maître, ni fortune !

YADARA

C'est donc lui qui m'aimait ?

LE VIEILLARD

Sans espérance aucune !
Mais il lui suffisait, pour renaître joyeux,
De sentir son image un instant dans tes yeux ;
Il se disait que lentement, sans qu'on s'en doute,
Un objet que l'on voit, un son que l'on écoute,
Quand on le voit souvent, qu'on l'écoute souvent,
Pénètre chaque fois dans l'âme plus avant,
Et que peut-être, en toi, son persistant hommage
Près du parfum des fleurs graverait son image.

YADARA

Pourquoi, si cet espoir lui suffisait...

LE VIEILLARD

Un jour,
Il sut que tu partais sans songer au retour;
Il connut ta retraite et comprit que sa plainte
Ne franchirait jamais cette royale enceinte;
Je devinai, dès lors, son sinistre projet,
Dernière épave où l'espérance s'accrochait :
Mourir près d'Yadara, pour qu'Yadara le sache.
Il est mort et je vis! je vis!... oh! lâche! lâche!

YADARA

Toi comme moi, vieillard, pourquoi nous maudis-tu?

LE VIEILLARD

Je ne te maudis plus, toi! tu l'as reconnu.

Scène VIII

LES MÊMES, PRASÉNA, PUIS LE ROI
ET LE JEUNE BRAHME

PRASÉNA

Quel est le misérable ou le fou téméraire
Qui vient ici troubler le calme de mon frère?
Gredin ou fou, qu'importe? enchaînez-le!

GAUTAMA

Pardon,
Mais...
(Désignant le cadavre.)
Celui-là, comment le puniras-tu donc?

PRASÉNA

Que vois-je? Quel complot?

GAUTAMA

Le complot de la vie,
Le complot éternel contre l'âme asservie,
Paraît-il; le complot qui s'ourdit chaque jour :
Le fleuve est le complice et l'auteur, c'est l'amour!

Loin de te courroucer, que cet homme t'émeuve;
Mais punis, si tu peux, et l'amour et le fleuve.

LE ROI

La sagesse des dieux, fils, emprunte ta voix;
On n'incrimine pas d'inéluctables lois,
L'amour, ni la laideur, la grêle ni la foudre.
Donc, cet homme, on ne doit le punir ni l'absoudre,
Mais le plaindre et l'aider. Il aura notre appui,
Car c'est le ciel qui fit tomber nos yeux sur lui,
Voulant toujours, dans sa sollicitude immense,
Qu'auprès de tout malheur fleurisse une espérance.

GAUTAMA

Cet homme?... Mais peut-on le rendre jeune et fort,
Et peut-on redonner la vie à son fils mort?
Oh! mon père, il est temps que je t'ouvre mon âme;
Je souffre trop! De grâce, écoute-moi sans blâme.
Non! ne m'interromps pas! Tu nous disais tantôt
Qu'on doit se résigner toujours aux lois d'en haut.
Eh bien, ma loi, malgré vos efforts, me refuse
L'aveuglement qu'il faut pour que la vie amuse.

LE ROI

Que ferai-je pour toi de plus que je n'ai fait,
Mon enfant?

GAUTAMA

Tu ne peux rien de plus, en effet,
Car tu m'as tout donné : femmes, trésors et joies,
Tout donné, tout! Pourquoi faut-il que tu me voies
Plus malheureux pourtant qu'aucun de tes sujets,
Pourquoi, si tous ces biens ne sont pas mensongers?
O mon père! Comprends le mal qui sur moi pèse;
Le banquet achevé, toujours la faim s'apaise;
Pourquoi, mais pourquoi donc, au contraire, mon cœur,
Plus on l'aime, plus loin se croit-il du bonheur?
C'est que tu ne peux rien me donner, pauvre père,
Que ce que peut donner l'homme le plus prospère,
C'est-à-dire des biens qui ne sont pas à lui,
Des biens prêtés hier et repris aujourd'hui
Par ces tyrans jaloux de la moindre liesse,
Ces trois tyrans : la mort, la douleur, la vieillesse.

LE ROI

Résignons-nous au sort du commun des humains!

GAUTAMA

Pourquoi se résigner, s'il est d'autres chemins
Qui conduisent peut-être à des cités plus hautes,
Où nous ne souffririons enfin que de nos fautes?

LE ROI

Et s'ils n'existent pas, ou s'il est trop ardu...

GAUTAMA

En cherchant, même en vain, qu'aurai-je donc perdu ?
(Au vieillard.)
Que regretteras-tu de ta longue existence?

LE VIEILLARD

D'avoir vécu! c'est tout.

GAUTAMA, au roi.

Entends cette sentence!

(Au vieillard.)
Même au pays natal aucun regret laissé?

LE VIEILLARD

Le pays d'où je viens se nomme le Passé,
Jeune homme! et c'est, hélas! la commune patrie
Où nulle âme ne trouve, heureuse ni meurtrie,
Un abri pour l'amour ou contre le péril;
On la voit à travers les brouillards de l'exil,
Car on la voit toujours, car c'est toujours vers elle
Que palpite tout cœur, que palpite chaque aile;

C'est là que vit ma femme et que vit mon enfant,
Là que dans les parfums et dans le bruit du vent,
Si les dieux bienveillants voulaient que j'y renaisse,
Je retrouverais tout, espoir, amour, jeunesse;
On l'effleure parfois, pendant un bref repos,
Mais dès qu'on fait un pas, on lui tourne le dos.

GAUTAMA

Pardon, ami, pardon, d'activer ton angoisse!
Si je puis empêcher que ton malheur ne croisse,
Moi, l'innocent qui fus la cause de ton deuil,
Parle! j'obéirai.

LE VIEILLARD

Ces larmes dans ton œil
Sont les plus grands trésors que tu puisses répandre.
Les corbeilles d'osier que je tresse et fais vendre
Suffisent à mon corps. Permets-tu seulement,
Comme bienfait suprême au malheureux amant,
Que la belle Yadara, sur le bûcher s'en vienne,
Comme on fait pour quelqu'un d'une famille ancienne,
Comme ferait surtout une qui se souvient,
Répandre des parfums?

YADARA

J'irai!

LE VIEILLARD

Merci! c'est bien!
Nous t'attendrons... A tous, merci! Qu'Indra vous garde!

(Il disparaît avec les serviteurs qui emportent le cadavre.)

Scène IX

LES MÊMES, MOINS LE VIEILLARD,
LES SERVITEURS ET LE CADAVRE

LE ROI, à Gautama.

Rien ne sert, mon enfant, qu'en ces lieux l'on s'attarde;
Regagnons le palais.

GAUTAMA

Non! père! mes adieux
Seront moins lourds devant la nature et les cieux,
Qui m'enseignèrent tout et furent mes vrais guides.
Ce sont eux qui, toujours, sous les plaisirs morbides
Répandus à mes pieds pour masquer mon néant,
M'ont fait apercevoir cet abîme béant,
Ce monstre vers lequel il faut pousser, sans trêve,
Nos espoirs, nos amours, tout le troupeau du rêve,

Comme un éleveur qui, dès qu'ils peuvent marcher,
Pousse, devant lui, ses agneaux vers le boucher.

LE ROI

Quels adieux, avant quel départ, veux-tu nous faire?
De quel droit trouves-tu l'existence sévère,
Toi, toujours entouré des soins les plus jaloux?
C'est une ingratitude envers les dieux et nous.

GAUTAMA

O mon père, peux-tu voir une ingratitude
Dans cette soif que j'ai d'un peu de solitude,
Et mérité-je bien tes sentiments amers,
En souffrant quand je vois souffrir tout l'univers?

LE ROI

Si l'univers gémit, d'où, mieux que de mon trône,
Peut-on lui prodiguer la sagesse et l'aumône?

GAUTAMA

Je sens trop que ces biens dont disposent les rois
Ne sont rien que mensonge et vanité!

YADARA

Tu crois?

Tu l'oses croire encor, quand ce drame t'enseigne
Que l'on meurt pour ces biens que ton âme dédaigne,
Pour ces biens qu'un roi peut répandre à pleines mains,
Ouvrant aux plus meurtris de joyeux lendemains!
Ces biens, tu les hais? Soit! n'en jouis pas toi-même;
Mais jouis du bonheur de celui qui les aime!

GAUTAMA

Tu te trompes! Ce que je hais, en vérité,
Ce ne sont pas ces biens, mais leur brièveté
Qui rend l'âme de plus en plus inassouvie.
Éternise un baiser, j'y fixerai ma vie!

YADARA

Sache l'éterniser en le renouvelant!
Un bonheur fuit? Vers un autre prends ton élan!
Marche et tu trouveras, comme le flot du Gange,
Mêmes fleurs et parfums, bien que la rive change.

GAUTAMA

Et de cette poursuite, et de ce long effort,
Que me restera-t-il à l'instant de la mort?
Fleurs, parfums, en est-il quand le moment arrive
Où le fleuve se perd dans l'infini sans rive?
Où les trouver alors? Sur quels bords les saisir,

Cœur battu par le flot écumant du désir,
Pauvre cœur aveuglé, toujours à la poursuite
D'un vain rêve de chair que la chair met en fuite?

LE JEUNE BRAHME

Est-ce un rêve de chair que le bonheur d'autrui?

GAUTAMA

Ce bonheur, c'est pour l'obtenir que, loin du bruit
Où s'étouffe la voix lointaine que j'écoute,
Loin de tous les plaisirs qui nous coupent la route,
Loin des affections qui mènent à l'oubli,
En nous berçant, tandis que le sort s'accomplit
Sans jamais arrêter sa marche inexorable,
Oui! c'est pour obtenir, enfin, un bonheur stable,
Une joie éternelle, une éternelle paix,
Que, plein de confiance et de foi, je m'en vais!
Je le sens, ce bonheur, qui, comme les étoiles,
N'apparaît qu'à celui qui déchire les voiles;
Ouvre ton cœur! ouvre ton âme! ouvre tes yeux!
Il faut sentir, comprendre et voir, mieux, toujours mieux,
Car il est, ce bonheur, grand, plus grand que l'espace;
Fais un beau rêve! il n'en est point qu'il ne dépasse;
Avec lui tous les autres biens sont superflus,
Car, même dans la mort, il ne nous quitte plus.

Monte! monte! grandis! si tu veux qu'il grandisse;
Ni musique, ni vains parfums, plus d'artifice!
Plus de songe! C'est lui le clair, le seul bonheur!
Ouvre tes yeux! ouvre ton âme! ouvre ton cœur!

LE ROI

Et ta femme, ton fils!

GAUTAMA

Quoi! tu veux que je reste
Pour les tromper avec des biens que je déteste;
Tu veux que je les aide à marcher, les yeux clos,
Vers le mensonge, vers la faim, vers les sanglots;
Tu veux, ces êtres chers, épris d'eaux et d'ombrages,
Que je les pousse, moi, vers l'un de ces mirages
Qu'on nous dit exister dans les pays déserts,
Pour que je voie un jour leurs âmes et leurs chairs,
Lasses de rencontrer le sable après le sable,
Tomber, sans pouvoir fuir cette vie haïssable,
Tomber, en regardant l'ombre verte et le puits
Qui leur mentent encor? Et tu crois que je puis,
Moi, sachant le mensonge et sachant la traîtrise,
Les consoler avec des mots que je méprise;
Et, complice de l'éternelle trahison,
Loin de les éclairer, leur verser le poison?

LE ROI

Mais, reste! reste au moins pour leur servir de guide!

GAUTAMA

Comment guider quelqu'un dans un pays perfide,
Quand soi-même on ne l'a pas encor parcouru?
Je cherche! l'ennemi déjà m'est apparu;
Mais je ne puis, hélas! que vous donner l'alerte.
O Père, ne m'interdis pas la route ouverte
Et je ferai briller l'immortelle lueur
Dans ce séjour désespéré de la douleur.

LE JEUNE BRAHME, au Roi.

On ne peut s'opposer, maître, à la destinée
Pour laquelle, ici-bas, son âme semble née;
Désormais tu n'as plus le droit de voir en lui
Un enfant maladif que tourmente l'ennui;
Encourage plutôt cette audace sublime!
Qu'importe s'il revient sans atteindre la cime
Où son regard voit un bonheur mystérieux?
Tout effort vers le Beau nous rapproche des dieux!

LE ROI

Te reverrai-je, enfant?

GAUTAMA

Garde une paix profonde,
Car si je ne dois plus vous revoir en ce monde,
Je vous attendrai tous au pays sans rumeur,
Où nul ne vieillit plus, ne souffre ni ne meurt.


ACTE
II



Décor :
Une retraite d'ascètes
dans la montagne, au bord d'un étang.

Scène I

ANANDA, ÇARIPOUTRA, KACYAPA

ÇARIPOUTRA



S'IL veut que je le suive et devant lui m'incline,
Qu'il observe, du moins, l'antique discipline,
Et ne nous parle plus de la santé du corps !
Demain, il lui faudra les profanes accords
Du luth, puisque déjà l'on voit dans sa sébile
Des fruits, du riz; pourquoi pas de l'or qu'on empile ?
Puis il désirera des femmes, des joyaux !
Quel besoin avait-il de fuir ses parcs royaux,
S'il introduit ici le luxe et l'abondance ?

ANANDA

Vois pourtant dans son œil cette douceur intense
Et cette fermeté pure que les Veddas
Rapportent sur les dieux descendus ici-bas!

KACYAPA

Ne blasphème donc pas les puissances divines!

ÇARIPOUTRA

Pourquoi continuer à manger des racines,
Alors? Pourquoi ne pas guérir ton corps saignant?

ANANDA

On peut désapprouver quelqu'un en le plaignant.

KACYAPA

Le plaindre? pourquoi donc, puisqu'il soigne sa plaie
Et ne veut plus souffrir?

ÇARIPOUTRA

Je comprends qu'on s'effraye
Et recule devant nos macérations;
Mais alors, on renonce aux admirations
Des ascètes, des saints et des peuples fidèles.

Même, combien de fois, lorsque nos têtes lasses
Ployaient sous le sommeil, lui, fixait les espaces,
Détachant son esprit vers le sombre lointain,
Et nous le retrouvions encor tel, le matin,
Le corps brisé parfois, toujours haute la tête,
D'un bonheur inconnu pressentant la conquête.

ÇARIPOUTRA

C'est aussi pour cela que d'autres, vous et moi,
Docilement, nous nous rangeâmes sous sa loi.
Sa vérité nous l'attendions, avec quel zèle
Et quel espoir! Mais, désormais, que sera-t-elle,
Sa vérité soumise au bon vouloir des chairs?

KACYAPA

Vérité de vaincu qui se résigne aux fers!

ANANDA

Vérité qui, du moins, interdit toute haine!

KACYAPA

Accomplit-il jamais d'action surhumaine?
Prit-il, sans en souffrir, quelque mortel poison?
Resta-t-il enterré, sans air et sans boisson,
Durant plus de huit jours, ainsi qu'on l'a vu faire
A tant d'autres?

ANANDA

Ami, ne sois pas trop sévère
Pour une âme qui cherche et qui ne trouve pas.

ÇARIPOUTRA

Mais il ne cherche plus! C'est pourquoi je suis las
De suivre son chemin!

KACYAPA

Notre vie est trop brève
Pour...

ANANDA

Le voici, toujours prisonnier de son rêve.

(Gautama sort d'une hutte située au bord de l'étang.)

Scène II

LES MÊMES, GAUTAMA

KACYAPA

Il faut nous expliquer franchement avec lui,

(Allant résolument vers Gautama.)

Maître! il est temps...

GAUTAMA

Plus tard! plus tard! pas aujourd'hui!
J'ai vu la Vérité, mais elle est trop rebelle
Au joug des mots, encor, pour que je la révèle.
Mon cœur flotte dans la lumière et dans la paix.

KACYAPA

L'épanouissement d'un corps que tu repais,
Voilà ce que tu prends pour paix et pour lumière!

GAUTAMA

Quelle trace de pas, mes amis, quelle ornière
Voulez-vous suivre en un pays inexploré?
J'ai pleuré sur la route où d'autres ont pleuré,
Et j'ai souffert partout où d'autres m'ont dit : « Souffre! »
J'ai marché jusqu'au jour où, me montrant un gouffre,
Les sages m'ont crié : « Là s'arrête l'effort;
Revenons sur nos pas! » Ainsi, jamais de port!
Toujours traîner cette existence qui nous blesse;
Aller et revenir, recommencer sans cesse;
N'offrir à la douleur, pour but, que la douleur,
Et ne pouvoir donner à la bête, à la fleur,
Que la promesse, après des milliers de naissances,
De naître en un corps d'homme et d'avoir des souffrances

Plus nobles, je le veux; plus âpres, à coup sûr;
Voilà la loi fatale? Et cependant l'azur,
Éternel confident des âmes inquiètes,
Plane immuablement calme sur nos tempêtes;
Et les astres aussi, sans en être troublés,
Voient la grêle hacher nos arbres et nos blés.

ÇARIPOUTRA

Tu ne nous apprends rien. Ainsi voit-on les brahmes
Planer, sans s'émouvoir, sur le trouble des âmes
Qu'agitent les plaisirs profanes de l'amour.

GAUTAMA

Le brahme voit pourtant la nuit suivre le jour,
Le jour suivre la nuit; la saison pluvieuse
Arrêter tout essor de floraison joyeuse;
Il voit, si haut qu'il vive au-dessus des çoudras,
Comme eux blanchir sa barbe et s'affaiblir son bras,
Et vieillard presque mûr pour une autre naissance,
Il sent, de jour en jour, s'effacer sa puissance
Et se rapetisser son esprit de savant,
Comme s'il préparait déjà l'âme d'enfant
Qui doit vagir au fond de cette chair bornée
Où recommencera demain sa destinée.
Donc un brahme, pas plus qu'un ascète ou qu'un roi,
Ne s'élève au-dessus de la commune loi.

ÇARIPOUTRA

Est-ce en se nourrissant comme une courtisane,
Qu'on atteint des sommets interdits au brahmane?

GAUTAMA

A force de souffrir on souffre avec orgueil.
Prenez bien garde, amis, à ce suprême écueil
Où Mâra, pourvoyeur de la terrestre vie,
Pousse insensiblement l'âme presque affranchie!

ÇARIPOUTRA

Évite-t-on l'écueil en cherchant le plaisir?

GAUTAMA

Tu ne crois pas en moi? Préfères-tu choisir
Un autre guide?

ÇARIPOUTRA

Il faudra bien qu'on s'y résigne
Si tu ne cesses pas une existence indigne.

GAUTAMA

Je ne saurais, hélas! te convaincre aujourd'hui,
Car ma clarté commence où commence ta nuit,

Car j'ai franchi d'un bond l'infranchissable abîme
Qui nous refoulait tous vers le pays du crime,
Et mes yeux et mon cœur sont encore éblouis.
Venez! Vous jugerez si je vous ai trahis!
Je suis si loin de vous! Ma voix est si lointaine!
Approchez! Approchez! Je vous entends à peine.
Venez tout près du bord; vous verrez le chemin
Qu'à défaut de ma voix, indiquera ma main.
Ah! ne découragez ni ma voix, ni mon geste!
Si vous saviez l'effort qu'il faut pour que je reste
Parmi vous à sonder la vanité des mots,
Au lieu de gagner seul la cité du repos!...
Parler n'est un secours qu'aux âmes en enfance;
Les mots sont un bruit vain quand tout est évidence.

(Il va s'asseoir un peu à l'écart, absorbé dans sa pensée.)

ANANDA

Dans sa voix que d'espoir!

KACYAPA

Oui! mais sa vérité
Contredit celle dont nous avons hérité,
Et qui vint jusqu'à nous de l'ancêtre à l'ancêtre.
On ne peut supposer que Gautama puisse être
Plus savant que les saints et que les dieux, pourtant!

ÇARIPOUTRA

Vois ce vieillard qui suit le chemin de l'étang

ANANDA

Allons le saluer au nom de notre maître
Et surtout, évitons de lui faire connaître
L'angoisse qui retient nos esprits en suspens,
Car nous devons laisser à Gautama le temps
Ou de se repentir, ou de chasser le doute
Qu'il a fait naître en s'éloignant de notre route.

ÇARIPOUTRA

Il faut voir, en tout hôte, un envoyé des dieux.
Si ce vieillard est un ascète, il vaudra mieux,
Au contraire, qu'en sa présence tout s'explique,
Et que nous acceptions son avis sans réplique.

(Ils vont à la rencontre de Purna.)

Scène III

LES MÊMES, PURNA

PURNA

Suis-je dans le séjour du Çakya-Mouni,
Du pieux Gautama, de l'ascète béni
Qui jeta son habit royal pour l'habit jaune
Et qui sut préférer la pénitence au trône?

ANANDA

C'est bien lui notre maître.

ÇARIPOUTRA

Il l'a du moins été.

ANANDA, se mettant entre Çaripoutra et Purna.

Daigne accepter, vieillard, son hospitalité.

PURNA

Va lui dire que c'est Purna, nommé le Sage,
Qui, pour le visiter, quitta son ermitage.

(Ananda se rend auprès de Gautama.)

KACYAPA

Eh quoi! le saint vieillard que j'ai devant les yeux,
Est-ce le grand Purna, le brahmane pieux
Dont le geste est fécond comme un geste qui sème,
Et qui connaît des lois secrètes?

PURNA

C'est lui-même,
Lui-même qui détient dans son âme et sa main
Un pouvoir jusqu'à lui réputé surhumain.

(Gautama s'approche.)

Noble et grand Gautama, permets que je salue
En toi, non pas le fils du roi, mais l'âme élue.

GAUTAMA

En quelque rang que le Destin éveille un cœur,
Il ne faut voir en lui qu'un fils de la douleur.

PURNA, avec emphase.

On ne peut prononcer de plus vaste parole :
Tout rentre en la douleur et d'elle tout s'envole;
Elle crée, elle tue; elle abaisse et grandit;
Elle est la nuit, elle est le jour qui resplendit;
Elle est, en même temps, et la clef et la porte,

Et ce qui nous retient, et ce qui nous emporte;
Elle est tout. La douleur, jamais nul plus que moi
Ne mit en mouvement sa rigoureuse loi :
Mon corps n'est qu'une longue ornière de sa roue.

(Montrant ses cicatrices.)

Vois mes mains! vois mon front! ma poitrine! ma joue!

(Les disciples examinent avec admiration.)

ÇARIPOUTRA, à Gautama.

Le voilà le vrai saint!

KACYAPA, de même.

Voilà le vrai puissant!

PURNA, satisfait.

Pas un point de mon corps d'où n'ait coulé mon sang!
Mon triomphe, c'est ma blessure suppurante
Que, depuis trente hivers, j'ai pu garder béante.

KACYAPA, fasciné.

Pourrions-nous voir?

PURNA, montrant une large plaie sur sa jambe.

Regardez-la, je le permets.
Nul n'en put garder une aussi longtemps, jamais!

ÇARIPOUTRA

Quels grands trésors de pénitences tu possèdes!

PURNA

Je vous enseignerai quelques-uns des remèdes
Que je ne voudrais pas emporter dans la mort,
Car je sens approcher le terme de mon sort;
J'en sais qui, sans tuer, donnent des douleurs telles
Qu'ils domptent, d'un seul coup, les corps les plus rebelles.
Je fus le seul qui pus en reprendre trois fois!
J'en fis l'hommage à des disciples un peu froids
Et je les ai vus tous depuis — j'en compte treize! —
Presque avec volupté se rouler dans la braise,
Ou livrer leurs deux mains à de lentes cuissons,
Eux qui n'osaient courir pieds nus dans les buissons.

ÇARIPOUTRA

Crois-tu qu'en renonçant à souffrir on atteigne
Les sommets éclatants où la vérité règne?

PURNA

Quel blasphème oses-tu formuler?

ÇARIPOUTRA, désignant Gautama.

C'est le sien!

KACYAPA, à Gautama.

Tu nous apprends à blasphémer, tu le vois bien!

GAUTAMA

Ne comprenez-vous pas, rien qu'à votre colère,
Que ce n'est pas vers le repos, mais vers la terre,
Que vous marchez?

PURNA

Quoi donc? Oses-tu soutenir
Que la souffrance est vaine et qu'il faut la bannir?

GAUTAMA

Je dis que nous devons mépriser tout mélange
Et rendre l'âme à l'âme et la fange à la fange.

PURNA

Aussi faut-il dompter son corps!

GAUTAMA

Il ne faut pas
Mêler l'âme à la chair, fût-ce dans des combats,
Car, quel que soit le camp qui doive se soumettre,
L'esclavage avilit et l'esclave et le maître.

PURNA, aigrement.

Alors les dieux qui sont nos maîtres, que sont-ils ?
Il faut les égaler ou les déclarer vils.

GAUTAMA

Au séjour des Bouddhas, vers où je m'achemine,
S'il est, entre les dieux, le çoudra, le brahmine,
Quelque distinction, puissé-je alors ne pas
Aborder au séjour bienheureux des Bouddhas!

PURNA

Tu prétends devenir un Bouddha, toi qui nies
La grandeur de l'effort et des douleurs bénies?
Et moi, moi qui n'étais ici venu te voir
Qu'afin de te léguer mon immense savoir;
Moi qui, sachant la loi par laquelle on s'élève,
Voulais faire de toi mon plus sublime élève
Et lancer ta réputation jusqu'aux cieux
En unissant ton nom à mon nom glorieux!...
Me serais-je trompé? Non, c'est une faiblesse
Passagère...

GAUTAMA

Fort et conscient, je délaisse
Un chemin qui, toujours, se traîne sur le sol.

PURNA

Sache marcher avant de nous parler de vol,
Et brise-nous sous ton pouvoir, nous qui ne sommes,
Quelle que soit notre science, que des hommes;
Malgré mes ans, malgré mes membres presque morts,
J'accepte le combat. Commençons par le corps :
Ton âme a-t-elle assez dominé ta chair basse
Pour la contraindre à l'accompagner dans l'espace?
Devant mille témoins, horizontal ou droit,
J'ai maintenu mon corps à la hauteur d'un toit.
En as-tu fait autant?

ÇARIPOUTRA, à Ananda.

Vois-tu comme il l'écrase!

KACYAPA

Pense-t-il s'en tirer encor par une phrase?

ANANDA

Il est trop jeune, lui, pour être aussi savant.

PURNA

Mon corps se balançait comme une étoffe au vent.

GAUTAMA

Combien de temps ton corps, vaincu par l'âme austère,
A-t-il pu demeurer au-dessus de la terre?

PURNA

Le temps qu'il faut pour boire une écuelle de fiel.

GAUTAMA

Combien de temps ton corps, presque immatériel,
Par contre a-t-il gardé ton âme en esclavage?
Et toi qui sondes tout, toi le savant, le sage,
Qui, parmi les premiers, passes pour le premier,
Tu crois ton âme libre et ton corps prisonnier;
Tu peux prétendre avoir obtenu la victoire
Parce qu'en un effort, à coup sûr méritoire,
Tu portas le combat de l'âme et de la chair
A quelques pauvres pas de notre sol dans l'air?

PURNA

Donc tout effort est vain, tout miracle stérile;
Souffrance, chasteté, tout devient inutile!
Où prendre alors le trait qui nous distinguera
Du criminel, du jouisseur, ou du çoudra?
Yama, dieu des enfers, en t'écoutant exulte,

Car nul, jamais, ne proféra pareille insulte
Contre les dieux d'en haut, les dieux faits de clarté.

GAUTAMA

Nul n'insulte les dieux, s'il veut la vérité.

PURNA

Tais-toi! tu n'as cherché qu'un subterfuge immonde
Pour déchirer les textes saints, la foi du monde;
Tu n'as trouvé qu'un mot de plaisir et de mort,
Pour plaire au faible et pour décourager le fort!

GAUTAMA

Qui donc me vit jamais chercher de vils prétextes
Pour ébranler la foi qu'on a dans les vieux textes,
Les hymnes et les chants sacrés où nos aïeux
Fixèrent leur savoir sur la vie et les dieux?
Ma mémoire est, non moins que la tienne, remplie
De ces trésors divins sous lesquels l'âme plie,
Et c'est dans ces trésors que j'ai pris le devoir
De toujours mieux comprendre et de toujours mieux voir,
De ne pas m'arrêter au sens premier des choses
Et d'entendre un soupir dans le parfum des roses.

PURNA

Puisque tu sais si bien les vieux hymnes, du moins
Fais parler devant nous ces antiques témoins
Et, pour que ton savoir nous donne sa mesure,
Révèle-nous le sens de quelque stance obscure.

GAUTAMA

J'ai dépassé ces vérités depuis longtemps.
Poursuis ta course, ami, sous les soleils ardents,
Et si c'est bien la soif du vrai qui te dévore,
Marche, marche toujours! Plus loin! Plus loin, encore!
Va!... Tant que ton savoir peut tenir dans des mots,
Marche! elle est encor loin la cité du repos!

PURNA

La cité du repos? Dans quel livre infidèle,
Ton âme, espoir de tous les lâches, la vit-elle?
Des œuvres, de la vie et non pas du néant,
Voilà ce qu'ont voulu les dieux en nous créant!
Ose me démentir!

GAUTAMA

Alors, de terre en terre,
Recommence tes jours d'angoisse et de misère

Jusqu'au suprême effort qui te révélera
Que la vie est un piège odieux de Mâra,
Et que chaque fierté, chaque espoir, chaque étreinte,
Nourrit la mort et la retient dans notre enceinte.

PURNA, aux disciples.

Vous l'avez entendu! Quoi! ce blasphémateur,
Cet ignorant de corps et d'esprit et de cœur,
Cette bouche d'où rien ne sort que de perfide,
Voilà donc votre maître et voilà votre guide?
Vers quel dieu voulez-vous qu'il dirige vos pas,
Ce lâche déserteur des sublimes combats,
Ce prétendu Bouddha qui n'a pas le courage
De lutter, même avec un vieillard de mon âge?

ANANDA

Vénérable Purna, devons-nous oublier
Que Gautama, pourtant, a su se délier
Et des plaisirs, et de la suprême puissance
Dont il pouvait user par seul droit de naissance?
C'est donc de bonne foi qu'il marche dans l'erreur.
Ne peux-tu le sauver?

PURNA

Non! car c'est la terreur

Des devoirs lourds dont on hérite avec le trône
Qui lui fit endosser notre vêtement jaune.
Cela se reconnaît au moindre mot qu'il dit.
Il pensait qu'un ascète, un brahmane, un pandit
Vivaient modestement leurs jours dans la paresse,
Sans jouissances, soit! mais aussi sans détresse.
Malheur! malheur à qui restera sous sa loi!
Je pars! qui d'entre vous veut me suivre?

KACYAPA

Moi!

ÇARIPOUTRA

Moi!

ANANDA

Dois-je partir aussi, Gautama? Vois! je pleure.
Je t'ai beaucoup aimé. Veux-tu que je demeure
Pour t'aider à rentrer dans le sentier divin,
Pour t'aider à souffrir encor?

GAUTAMA

Pars! c'est en vain
Qu'on voudrait désormais m'éloigner de la voie
Qui, seule, nous conduit à l'immuable joie.

ÇARIPOUTRA

Vois cet entêtement!

ANANDA, vaincu.

Sans espoir de retour
Adieu donc!

GAUTAMA

Pauvres gens! comprendront-ils, un jour?

(Purna, accompagné des trois disciples, quitte la scène avec des gestes de mépris.)

Scène IV

GAUTAMA, seul.

A quoi bon révéler au monde
Le secret de la paix profonde
Que j'ai conquise après tant de combats?
Ne sera-ce inutile peine?
Qu'il garde un désir, une haine,
Et celui qui m'entend ne me comprendra pas!

Ne sera-ce peine inutile?
Et pourtant, cette paix fertile,

Ce repos éternel auquel je touche enfin,
Moi qui sais tout ce qu'il en coûte
Avant d'en découvrir la route,
Dois-je point l'enseigner à tous ces meurt-de-faim ?

Je vois la foule qui se rue
Vers la région que la crue
Du fleuve bouillonnant des appétits pervers
Change en un mortel marécage
Exhalant la fièvre et la rage,
Et les éclosions vénéneuses des chairs.

C'est l'âme de toute ma race
Qui s'empoisonne et s'embarrasse
Dans ces pièges visqueux qu'on resserre en luttant!
Pour moi seul le conserverai-je
Le mot qui desserre le piège,
Le mot qui m'a conduit au sommet éclatant ?

Et ce mot, si je le révèle,
Pourra-t-il, de son étincelle,
Dissiper le brouillard épais qui traîne en eux ?
Eux qui ne cherchent que la cendre,
Comment pourraient-ils te comprendre,
Mot éternel, mot apaisant, mot lumineux ?

Scène V

GAUTAMA, YADARA, MARCHANDS

(Yadara s'avance du fond de la scène précédant une caravane de marchands.)

YADARA, aux marchands.

Le voilà triste et seul, écrasé par l'outrage!
J'arrive à temps pour lui redonner du courage
Et lui dire : Je viens panser tes sens meurtris.

(A Gautama.)

S'ils ne t'ont pas compris, eux, moi je t'ai compris;
Et tandis qu'eux, les saints, te jettent l'anathème
Moi je ne sais qu'aimer, ô mon Maître, et je t'aime!

GAUTAMA

Quelle voix me rappelle au terrestre séjour ?

YADARA

Ma voix n'est plus la voix de ce profane amour
Que tu fuyais ! Je viens te demander, ô Maître,
Ce qu'il faut que je sois, ce que l'amour doit être !

GAUTAMA

Approche-toi du bord embaumé de l'étang !
Vois les roses des eaux, lotus bleu, lotus blanc,
Naissant au fond de l'onde et grandissant dans l'onde :
Les unes ramperont sur la vase profonde;
D'autres roses des eaux, lotus blanc, lotus bleu,
A l'appel des clartés chaudes montent un peu,
Balançant sous le flot vainqueur leur tête lasse;
Vois enfin, dans un fier effort, à la surface,
Et désormais victorieuses de l'étang,
D'autres roses des eaux, lotus bleu, lotus blanc!

YADARA

Oui! je m'élèverai pour peu qu'on me soutienne
Et que ma main tendue enfin trouve la tienne.
Nous nous élèverons ensemble si tu veux.
Tu n'auras qu'à parler! Docile à tous tes vœux,
Je ne serai que la servante qui se plie
Aux gestes de son maître et que rien n'humilie,
Et mon âme sera comme un écho vibrant
De tout ce que la tienne a de doux, a de grand!
Vois l'effort que je fais pour sortir de la vase
Et pour monter vers la lumière de l'extase.

GAUTAMA, à lui-même.

Ainsi, touchant au seuil du Nirvâna divin,
Va-t-il falloir reprendre encor le joug humain ?
Mais on souffre là-bas, pourtant, et l'on m'appelle.

YADARA

O toi qui sus dompter la vérité rebelle,
Conduis-la près de nous, Maître, car j'ai promis
A ces braves marchands dont j'ai fait tes amis,
Que tu savais comment on guérit toute peine,
Et la fin du malheur et la route certaine
Qui conduit au repos. Et lorsque nous avons
Rencontré tout à coup, au bas de ces vallons,
Tes disciples fuyant et maudissant leur maître,
J'ai crié malgré tout : « Non, cela ne peut être!
« Si ces hommes, vraiment, ont pour lui du mépris,
« C'est qu'ils sont des méchants ou qu'ils n'ont pas compris ! »
Et les marchands ont cru la pauvre courtisane.

PREMIER MARCHAND, à Gautama.

O Maître! on a pillé toute la caravane :
Des étoffes de soie et du bois de santal,
Des gemmes et de l'or! Notre pays natal,
Nos amis, nos enfants, nos femmes et nos pères,

Auraient dû nous revoir opulents et prospères.
Hélas ! tout est perdu ! Nous voilà ruinés !
Quel mal avons-nous fait, Maître ?

GAUTAMA

Vous êtes nés !

SECOND MARCHAND

Mais nul de nous pourtant ne demandait à naître.

GAUTAMA

Nul de vous n'a non plus rien fait pour ne pas être.
Vous comprendrez bientôt. Mais ne craignez plus rien ;
Je descends parmi vous pour briser le lien
Qui vous enchaîne tous au fond obscur du gouffre
Où l'homme ne se sent vivre que quand il souffre.

PREMIER MARCHAND

Où donc trouver la paix ?

SECOND MARCHAND

Où trouver le bonheur ?

GAUTAMA

En fuyant ce qui ment, en fuyant ce qui meurt.

PREMIER MARCHAND

Il faut vivre pourtant!

GAUTAMA

Il faut vivre la vie
Où l'âme est immuable et n'est plus asservie.
Tant que tu peux souffrir de la perte d'un bien,
Tant que tu peux gémir s'il se brise un lien
Qui t'unit à quelqu'un, tant qu'il reste une fibre
Capable de troubler ton cœur, tu n'es pas libre!

YADARA, aux marchands.

Vous avais-je trompés?

SECOND MARCHAND, à Gautama.

Ces saintes vérités
Qui te les révéla?

PREMIER MARCHAND

Parle, Maître!

YADARA

Écoutez!

GAUTAMA

J'errais sur le chemin des naissances futures,
Cherchant en vain le bâtisseur du cachot noir
Qui reprend l'âme et qui la ramène aux tortures.
Enfin, bâtisseur vil, j'ai fini par te voir.

Tu ne poursuivras plus ta hideuse carrière;
Tu ne rebâtiras jamais plus de cachots :
J'ai découvert l'endroit où tu cachais la pierre,
Les poutres et le sable et le fer et la chaux ;

Et j'ai brisé la poutre, et j'ai broyé la pierre,
Et j'ai tordu le fer, et j'ai noyé la chaux;
Nulle âme, désormais, ne sera prisonnière;
Tu ne rebâtiras jamais plus de cachots.

J'ai brisé le désir, j'ai broyé l'espérance,
J'ai tordu la douleur et j'ai noyé l'amour;
Comment referais-tu désormais l'existence?
J'ai mis l'âme au-dessus de la nuit et du jour.

J'ai mis l'âme à l'abri des naissances futures;
Suivez-moi! je vous mène à l'éternel repos;
Ceux-là seuls qui voudront vivront dans les tortures,
Car j'ai brisé toutes les portes des cachots...

(Les nuages se sont amoncelés; les éclairs s'entre-croisent; Gautama, qui s'est mis en marche, apparaît sur une roche au cœur de l'orage.)

YADARA

Toute cette clarté rayonne de son âme.

PREMIER MARCHAND

Prosternons-nous!

(Un coup de foudre.)

YADARA

La voix des dieux d'en haut l'acclame.

SECOND MARCHAND

Sans l'effleurer la foudre éclate autour de lui.

YADARA, se prosternant.

Le Bouddha!

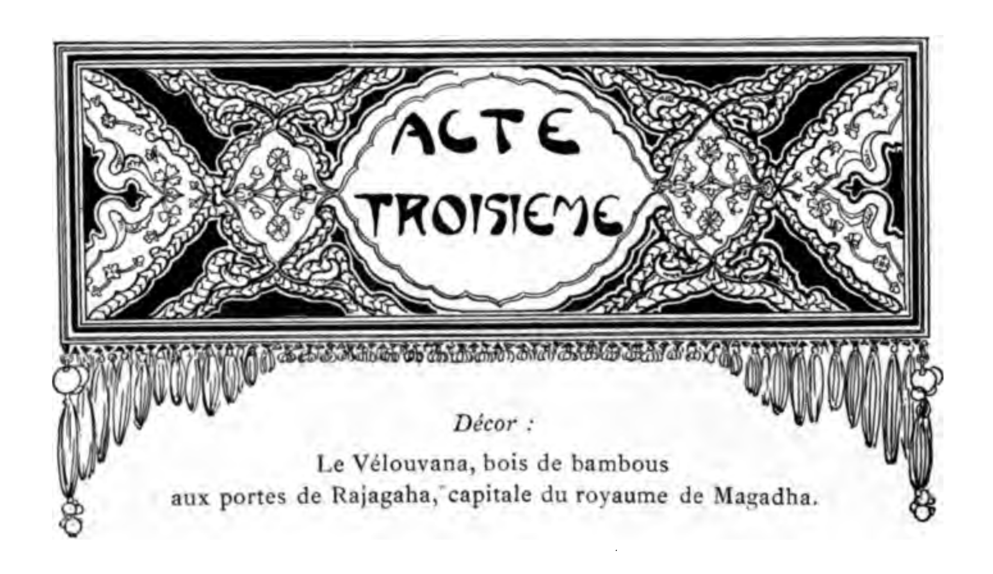
TOUS, se prosternant.

Le Bouddha!

GAUTAMA, d'une voix éclatante.

La délivrance a lui!


III
ACTE

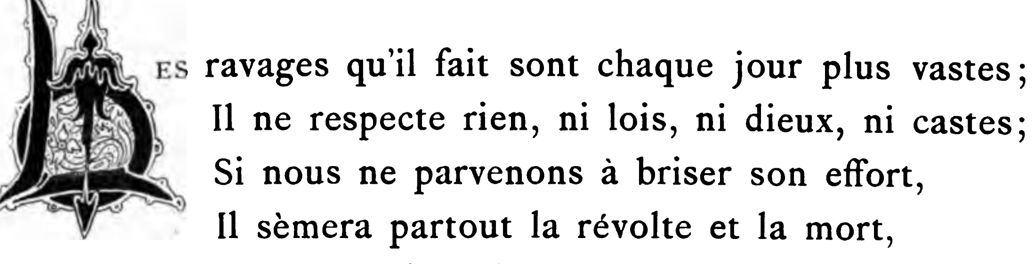


Décor :
Le Vélouvana, bois de bambous
aux portes de Rajagaha, capitale du royaume de Magadha.

Scène I

DÉVADAT, MAHANA

DÉVADAT



Les ravages qu'il fait sont chaque jour plus vastes ;
Il ne respecte rien, ni lois, ni dieux, ni castes ;
Si nous ne parvenons à briser son effort,
Il sèmera partout la révolte et la mort,
Car au niveau de tous il traîne sa science.
Des rois même, des rois embrassent sa croyance,
Et son père, le chef du peuple Çakya,
Le proclame bouddha, lui qui le renia
Jadis. C'est à pleurer !

MAHANA

Nous avons mieux à faire.
Le roi de Magadha, notre roi, le révère,
Et je vois trop, hélas ! à son front soucieux,
Qu'il est près de trahir la foi de ses aïeux.
Heureusement son fils, partageant notre angoisse,
Ne veut plus tolérer que ce fléau s'accroisse
Et jusqu'en son palais menace son repos.
Avant la nuit, ce vil Bouddha des vils troupeaux,
Ce sinistre exploiteur de la faiblesse humaine,
Saura pourquoi le sort parmi nous le ramène.
(Très confidentiellement.)
A loisir il pourra goûter son Nirvâna.

DÉVADAT

Que ce soit un hommage aux dieux qu'il profana !

MAHANA

Tu nous approuves ?

DÉVADAT

Tous approuveront de même.
La fin de Gautama, c'est la fin d'un blasphème,
Et qui lui plongerait un poignard dans le sein,

Serait un justicier et non un assassin;
Car, depuis vingt saisons, sa parole perfide,
Autour des saints les plus respectés, fait le vide.
Jusqu'à présent, malgré des milliers d'imposteurs,
Les grands brahmes marchaient escortés d'auditeurs
Zélés et généreux; nous avions tous les nôtres:
Natapoutta, moi-même, et Makali, tant d'autres...
Et Purna... Nous allions de pays en pays,
Partout comblés d'honneurs et partout obéis.
Mais aujourd'hui, c'est Gautama seul qu'on respecte.
Des rois ont enrôlé leur peuple dans sa secte;
Des rois?... des fous plutôt, puisqu'ils n'ont pas compris
Que ce qu'il prêche, leur Bouddha, c'est le mépris
Du faible pour le fort, du pauvre pour le riche,
Les familles sans fils et les terrains en friche,
Et la désertion des camps et des combats!
Non satisfait d'anéantir tout ici-bas,
Il rêve de porter la mort dans l'autre vie.
Il est temps de tarir cette source d'envie,
Cette source de haine et de mort!

MAHANA

C'est pourquoi
Il faut nous employer à sauver notre roi.
Gautama va parler; nos voix insidieuses

L'acculeront à des réponses factieuses.
Empêchons-le de se dérober : il faudra
Qu'il nous dise qu'un prince est l'égal d'un çoudra,
Qu'un tchandala peut être aussi grand qu'un brahmame.

DÉVADAT

De même, parlons-lui de cette courtisane
Qui partout le précède, ou l'escorte, ou le suit.

MAHANA

On me l'a signalée hier avant la nuit ;
La belle Ambâpali dans son palais l'abrite.

DÉVADAT

Dévoilons devant tous sa doctrine hypocrite
Qui, prenant pour appui nos plus lâches instincts,
Interdit le travail et permet les festins.

MAHANA

Nobles et gueux, obtiens que la foule murmure ;
Je me charge de tout le reste : l'œuvre est mûre.

DÉVADAT

Crois-tu ?

MAHANA, l'interrompant.

Baissons la voix ! nous sommes épiés.

DÉVADAT, examinant un moine assis à quelques pas.

Et justement par un de ses affiliés.

MAHANA

Ne crains rien! il n'a pu nous entendre.

DÉVADAT, inquiet.

Peut-être!

MAHANA

Dirigeons-nous vers lui; nous saurons!

(Ils rejoignent Ananda.)

Scène II

LES MÊMES, ANANDA

DÉVADAT, interpellant Ananda avec ironie.

Eh bien, Maître!

Quelque hymne t'aurait-il écrasé sous son faix,

Ou te reposes-tu de tes nombreux hauts faits?
Narre-les-nous plutôt!

ANANDA

Gautama, notre guide,
Sachant qu'ici-bas tout est fugitif et vide,
Aux disciples émus n'enseigne point ceci :
« Allez, religieux, avec le seul souci
De vous enorgueillir et d'étonner la terre
Par des miracles que d'autres ne peuvent faire. »
Le Sublime, au contraire, enseigne à tous ceci :
« Allez, religieux, avec le seul souci
D'avouer vos péchés et d'instruire la terre
Non point par votre éclat, mais par votre misère. »

(La foule commence à envahir le bois, quelques guerriers écoutent.)

MAHANA, avec ironie.

Certes, il est prudent et sage celui-là
Qui conseille à chacun de montrer ce qu'il a,
Et dit à l'ignorant : « Cache bien ta science! »

DÉVADAT

Par sa doctrine on voit quelle est sa confiance
Dans la valeur de ses disciples!

MAHANA

Ne pouvant
Entraîner aucun saint, convaincre aucun savant,
Le subtil Gautama-Bouddha trouve commode
De mettre l'ignorance et le vice à la mode.

ANANDA, à Mahana.

Il fut un temps, hélas! où, parlant comme toi,
Je l'ai couvert d'affronts et j'ai maudit sa loi.
Nous suivîmes alors Purna, son adversaire
Le plus haineux. Purna, cependant, est sincère
Comme toi, comme tous, vous l'êtes à coup sûr;
Puissent bientôt vos cœurs s'éveiller dans l'azur!

DÉVADAT

Vraiment, pour des esprits habitant les espaces,
Vous faites bien du bruit et laissez bien des traces
Sur notre pauvre sol, mon ami!

ANANDA

Nous vivons,
Nous isolant du corps autant que nous pouvons,
Mais nul de nous jamais n'a prétendu défaire
En quelques jours ce que la misérable terre
A, durant des milliers de printemps et d'hivers,
Accumulé sur l'âme, et de nuit et de chairs.

Scène III

LES MÊMES, BHAVILA, LA FOULE

(On entend des huées et des cris. Bhavila arrive, poursuivi et malmené par la foule.)

UN HOMME DU PEUPLE

Mon aumône! Tiens! prends!

(Il donne un coup de bâton à Bhavila.)

LA FOULE

A mort!

UN HOMME, lui arrachant sa sébile.

J'ai sa sébile!
Bandit! oses-tu bien te montrer dans la ville
D'où nous t'avons chassé comme chef des voleurs.

DÉVADAT, bas à Mahana.

Cela va bien pour nous!

(A la foule.)

Cet homme est un des leurs!
C'est parmi ces gens-là que Gautama récolte

Les partisans de sa doctrine de révolte;
C'est pour eux que ce faux savant...

(Gautama s'est approché et a entendu ces derniers mots.)

Scène IV

LES MÊMES, GAUTAMA, ANANDA, KACYAPA
ET LA FOULE DES DISCIPLES

GAUTAMA

Oui! c'est pour eux,
Pour tous les égarés, pour tous les malheureux,
Pour tous ceux dont les yeux sont fermés, c'est-à-dire
Pour quiconque ici-bas se meut, parle et respire,
Oui! c'est pour le salut de vous tous que ma voix
Ébranle les vallons, les cités et les bois.

DÉVADAT, à la foule.

Vous l'entendez? Permettrons-nous qu'il nous confonde,
Nous, gens de bien, avec ce scélérat immonde?

GAUTAMA

Laissez, frères, laissez en vos cœurs retentir
Le droit le plus sacré, le droit au repentir,

... que surtout votre âme agisse
... de juger, mais par soif de justice.

UN HOMME DU PEUPLE

. deux chevreaux!

DEUXIÈME HOMME DU PEUPLE

Il me vola du riz.

UN MARCHAND

. e connais! Moi-même un jour je l'ai surpris
...enant dans ma boutique un vêtement de soie.

GAUTAMA

Aussi n'a-t-il trouvé ni la paix, ni la joie.

UN HOMME DU PEUPLE

Sommes-nous heureux, nous?

GAUTAMA

C'est qu'hélas! comme lui,
Vous cherchez le bonheur dans ce qui meurt et fuit;
C'est qu'hélas! étouffés dans la mortelle trame,
Vous poursuivez la joie ailleurs que dans votre âme.

DÉVADAT

Doit-on mourir de faim ?

GAUTAMA

Il faut vous dégager
De tout attachement aveugle et mensonger.
Quoi! pour édifier la plus humble chaumière,
Vous cherchez un sol ferme, une durable pierre;
Vous choisissez un site où vous et vos enfants
Puissiez être à l'abri des fleuves et des vents,
Et sitôt qu'il s'agit de votre œuvre suprême,
Loin de l'édifier sur l'éternité même,
Que faites-vous? Vous lui donnez pour fondements
Un sol à la merci de tous les éléments,
Un sol qui glisse, fuit, s'évanouit et croule,
Plus instable que les nuages et la houle!
Amis! sur quoi bâtissez-vous votre repos?
Sur vos trésors, sur vos moissons, sur vos troupeaux?
Sur le feu, sur la grêle et sur la maladie!

DÉVADAT, avec sarcasme, à la foule.

Gautama, cependant, auprès de vous mendie.

GAUTAMA

Ces biens dont vous croyez être les possesseurs,

Font de vous leur jouet et sont vos oppresseurs
Au contraire, ouragan qui vous roule et vous broie :
Le corps possède-t-il la vague qui le noie?
Comprenez ma parole, ô pauvres naufragés!
Ouvrez vos yeux! ouvrez vos esprits! allégez
Votre âme de son lest de cendres et de sable;
Jetez dans l'Océan du monde périssable
Tout ce qui n'est pas âme et votre âme aussitôt
Échappera, légère, à l'étreinte du flot.

DÉVADAT, à la foule.

Oui! c'est cela! jetons tous nos biens, tous, en masse,
Pour que la bande de Gautama les ramasse.
Ensuite, ils daigneront peut-être, en vérité,
Nous faire, avec nos propres biens, la charité.

(Quelques ricanements dans la foule.)

GAUTAMA, à Dévadat.

Lance, contre le vent, lance de la poussière;
Aveuglante, elle reviendra vers ta paupière.
Ainsi l'insulte faite à tout cœur vraiment pur
Revient vers l'insulteur et lui cache l'azur.
C'est pourquoi les méchants vivent leur vie entière,
L'âme pleine d'affronts, les yeux pleins de poussière.

(Murmure d'approbation dans la foule.)

MAHANA, à Gautama.

L'homme que tu prétends mettre avec les méchants,
C'est le grand Dévadat commentateur des chants
Sacrés et des Veddas réservés aux brahmanes.
En l'insultant, ce n'est pas lui que tu profanes;
Ce sont les dieux, les saints, les nobles et les rois,
Les devoirs des petits envers les grands, nos droits
Immuables, nos droits divins que ta parole
Jette sous les talons d'un esclave qui vole.
Car tes mots doucereux cachent mal ton mépris
Pour nous tous : c'en est trop et nous t'avons compris.
Ignorants ou savants, esprits pervers ou chastes,
A tous tu vas prêchant la vanité des castes.

GAUTAMA

Oui! je dis à qui vient à moi, grand ou petit :
Quand un fleuve, le Gange ou l'Aciravatit,
Entre dans l'Océan, il jette tout entière
La souvenance de sa féconde carrière
Et la fierté d'un nom puissant; de même toi
Tu n'auras plus qu'un nom : le nom de notre foi.

MAHANA, à la foule.

Retenez ce qu'il dit! Il déclare la guerre
A tout ce que les dieux ont réglé sur la terre.

Le rêve qu'il poursuit, chacun de vous le sent,
C'est d'être notre maître unique et tout-puissant.

(Mouvement indéterminé dans la foule.)

(A Gautama.)

Tu n'es qu'un révolté

KACYAPA, se précipitant vers Mahâna.

Malheureux!

GAUTAMA, l'arrêtant d'un geste.

Laisse faire!
On ne combat que par la douceur, la colère;
Par le bien seulement, il faut vaincre le mal,
Et par la vérité, l'erreur!

(On entend un coup de sifflet dans la foule.)

MAHANA, bas à Dévadat.

C'est le signal!
Crions!

DÉVADAT

Vil imposteur!

MAHANA

Chassons-le!

QUELQUES VOIX

Qu'on le chasse!

ANGOULIMATA, d'une voix éclatante.

Jetons plutôt au Nirvâna son âme lasse!

(Il s'élance vers Gautama, le poignard levé.)

QUELQUES RELIGIEUX, se précipitant vers lui.

Assassin! Assassin!

GAUTAMA, les arrêtant d'un geste impérieux.

De quoi vous troublez-vous?
Cet homme ne me veut aucun mal! Il est doux
Et bon. Regardez-le! Pauvre enfant! sa menace
Est encor dans sa main, mais n'est plus sur sa face.

ANGOULIMATA, baissant la main.

Qu'ai-je donc? Je ne puis!

GAUTAMA

Donne-moi ton poignard!

(Le guerrier le lui donne et tombe à genoux.)

Mieux que dans mes discours, tu lus dans mon regard.

DÉVADAT, bas à Mahâna.

Fuyons !

MAHANA

Il faut rester !

DÉVADAT

Nos noms, s'il les prononce ?...

MAHANA

C'est par la fuite, en pareil cas, qu'on se dénonce.
Ne craignons rien ! Le Prince est, du reste, avec nous !

DES VOIX, dans la foule.

Le Roi !

(Le Roi accourt avec sa suite.)

Scène V

LES MÊMES, LE ROI BIMBISARA, SA SUITE

LE ROI BIMBISARA

Qui donc osa braver notre courroux ?

(A Gautama.)

Toi que je reconnais pour le Bouddha sublime,
Maître, comment laver mon peuple de ce crime ?
Jusqu'où l'impiété va-t-elle ? J'avais su
Que déjà, dans mon parc on t'avait mal reçu ;
On m'avait dit qu'à plus d'un vénérable moine,
En aumône on avait offert un peu d'avoine.
L'affront ne suffit plus ; on veut t'assassiner !

(A Angoulimata.)

Lève-toi !

GAUTAMA, au Roi.

Laisse-le plutôt se prosterner !
Car cet homme est venu prouver à cette foule
Qu'il suffit d'un regard pour que le mal s'écroule.

LE ROI

Mais tout crime mérite un châtiment.

GAUTAMA

Aussi
Te prierai-je de m'en réserver le souci !

DÉVADAT, à Mahâna.

Tout cela va fort mal ! Je n'attends pas la suite !

MAHANA

Unis dans nos espoirs, restons-le dans la fuite.

(Ils s'échappent à travers la foule.)

Scène VI

LES MÊMES, MOINS DÉVADAT ET MAHANA

LE ROI, à Gautama.

Tu seras obéi : le bourreau justement
Arrive ; il exécutera ton jugement.

GAUTAMA

Fais-le donc approcher.

ANGOULIMATA, vivement.

Avant que s'accomplisse
Mon sort, sachez du moins que j'avais un complice,
Et puisque l'on prétend me laisser tout le poids
De...

GAUTAMA, l'interrompant.

D'une trahison ne souille point ta voix.

Laisse toujours chacun répondre pour lui-même.
Au plus profond des cœurs, je sais lire un blasphème;
Au plus profond des cœurs, je sais, pareillement,
Voir un trésor d'amour que le geste dément.
Par la faute d'autrui n'excuse pas ta faute.
Si tu t'es avancé contre moi, l'arme haute,
C'est qu'un autre que toi mit dans ta main ce fer;
Mais cet *autre que toi,* pauvre homme, c'est ta chair,
Océan d'appétits vils, de boue et de bave
Où l'âme, au lieu d'être un navire, est une épave,
Tant qu'elle mêle un rien de terrestre à ses vœux.

(Tendant le poignard au bourreau.)

Prends ce fer!

(A Angoulimata.)

Laisse-toi couper quelques cheveux.

(Le bourreau exécute l'ordre. — Au bourreau.)

Donne-les-moi! C'est tout! ta besogne est finie!
Mais rends-lui son poignard!

(Le bourreau obéit et se retire. — A Angoulimata.)

Ton âme était unie
A ces cheveux ainsi qu'au reste de ton corps;
Ainsi, de même, elle est unie à ses remords,
De même à ses désirs, ses amours et ses haines,
Prisonnière qui se confond avec ses chaînes!

ANGOULIMATA

O Maître ! que ton nom soit à jamais béni
Par ma voix !

LA FOULE

Gloire, gloire au Çakya-Mouni !

GAUTAMA, à Angoulimata.

Comme de ces cheveux, sépare donc ton âme
De ce qui n'est pas elle et qui seul est infâme !
Vois combien, dès qu'ils sont perdus dans les lointains,
Nos plus sanglants dépits nous semblent enfantins !
Et tout devient lointain si vite ! Ta colère
Contre moi te paraît déjà bien étrangère
A ton âme ! Je crois que tu ne me hais plus !

ANGOULIMATA

Je ne hais que moi !

LA FOULE

Gloire à l'élu des élus !

GAUTAMA

Il te faut ne haïr toi-même ni personne,
Car même le dédain de soi nous empoisonne.

Non! ce qu'il faut, c'est fuir la vie, ombre et couleur;
La naissance est douleur et la mort est douleur;
Douleur la maladie et douleur la vieillesse;
Douleur encor quand ce qu'on aime vous délaisse;
Douleur quand on s'unit à ce qu'on n'aime pas;
Douleur dans le repos, douleur dans les combats;
Tandis que nos plus grands bonheurs passent si vite,
La douleur, ici-bas, vivace et sans limite,
Nous étreint à toute heure; elle est le seul destin
Terrestre : tout ce qui respire est son butin.

LE ROI

Maître, daigne du moins enseigner à notre âme
Quels appels la douleur emploie, et quelle trame,
Pour nous saisir et nous garder dans son enfer,
Et comment on échappe à ses pièges de chair.

GAUTAMA

Écoutez, écoutez la vérité rebelle
Que mon esprit embrasse et que ma voix révèle:
Dans tout ce qui limite l'âme nous souffrons;
Fers d'esclavage aux pieds, diadèmes aux fronts;
Trône et cachot, orgueil, espoir, amour, envie,
Tout cela c'est la mort qui se déguise en vie.
Veux-tu la liberté dans l'éternel repos?

Détourne-toi de ces misérables appeaux
Pour que la vague humaine ou douce ou menaçante
Emprisonne ta chair, sans que ton cœur la sente;
Car ce sont les désirs, les espoirs, les remords,
Qui font de l'âme humaine une suite de morts;
Ce sont les passions de toutes parts ourdies
Contre nous qui font que nos âmes alourdies,
Incapables de s'élever vers le repos,
Rampent de chair en chair, de tombeaux en tombeaux.

LA FOULE

Gloire au Bouddha!

GAUTAMA

Chassez tout mortel alliage
De tout : la volonté, l'action, le langage,
La mémoire, la foi, les aspirations,
Les moyens dont on vit, les méditations,
Car ce sont là les huit sentiers de cette voie
Sublime qui conduit à l'éternelle joie!
Si j'ai quitté le seuil divin du Nirvâna,
Où mon âme, après tant d'efforts, touchait déjà,
Ce n'est donc pas pour dire à l'esclave qui souffre :
« Dispute à ton seigneur une part de son gouffre! »
Ce n'est pas pour crier à l'homme infortuné :

« Avec les mêmes droits, chacun de vous est né;
« Prends au riche ta part terrestre de richesse! »
Non! c'est pour vous ouvrir les yeux à la détresse
De ce monde, au contraire, et pour vous enseigner
Que tout trésor est vain, tout pouvoir mensonger;
Que loin de les vouloir disputer à personne,
Il faut plaindre tous ceux que la terre emprisonne,
Car les riches, les grands, de tous les prisonniers,
Seront ceux qui seront délivrés les derniers,
Peut-être, puisque hélas! leur rang et leurs richesses
Font les murailles de leur cachot plus épaisses.

ANGOULIMATA

Hélas! Maître! comment alors, le criminel
Oserait-il prétendre au repos éternel?

GAUTAMA

On laboure son champ, on arrose et l'on sème
Sans savoir à quel jour, à quelle lune même,
On tiendra la moisson en gerbes dans ses bras :
Tôt ou tard, cependant, moisson, tu mûriras.
Mais si tel grain fleurit à la saison prochaine,
Quel temps faut-il au gland pour te donner un chêne?
Quel temps faudra-t-il donc à l'âme, en vérité,
Pour pousser ses rameaux jusqu'à l'éternité?

ANGOULIMATA

Je suis découragé, Maître! Tu ne prépares
Qu'une cité lointaine où les élus sont rares.

GAUTAMA

A qui veut, ma cité s'ouvre : délivre-toi
En imprégnant ton cœur de l'éternelle foi;
Et dès que tu seras debout sur l'autre rive,
Au lieu de t'endormir dans la joie inactive,
Pense à tous ceux qu'étreint encore le souci,
Et souviens-toi des jours où tu souffrais aussi.
Conduis l'aveugle alors; soutiens l'homme qu'enivre
Le poison de la terre et, délivré, délivre!

ANGOULIMATA

Maître, m'apprendras-tu des hymnes et des chants
Pour saluer l'aurore et les soleils couchants?

GAUTAMA

A quoi bon rechercher des phrases qu'on murmure
Trop souvent d'une lèvre ou distraite ou non pure?
Devient-on roi quand on redit les mots d'un roi?
Les mots appris rendraient paresseuse ta foi;
N'apprends qu'à bien penser! Il faut que la prière

Soit un effort toujours nouveau de l'âme entière
Vers la paix, la science et le rayonnement.

ANGOULIMATA

Maître, je t'ai compris : je veux, dès ce moment,
Parcourir les pays lointains, sans or, sans armes,
En annonçant la fin prochaine de nos larmes.
J'irai crier ton nom chez les Aparantas.

GAUTAMA

Prends-y garde, ce peuple a des instincts très bas;
Ces gens-là sont cruels, insolents et colères.
S'ils t'accueillent avec des paroles grossières,
Que feras-tu?

ANGOULIMATA

Je me dirai : « ces gens sont doux;
Ils ne m'ont pas compris et malgré leur courroux,
Au lieu de me frapper, de me jeter des pierres,
Ils se sont contentés de paroles grossières. »

GAUTAMA

Songes-y, pauvre enfant! le peuple Aparanta
Est le plus violent que la terre enfanta.
Il pourrait bien, au lieu de paroles grossières,
Te frapper de la main ou te jeter des pierres.

ANGOULIMATA

Je dirai qu'ils sont bons malgré tout, en pensant
Qu'il dépendait d'eux seuls de répandre mon sang,
Et que, malgré la nuit qui trouble leurs paupières,
Ils se sont contentés de me jeter des pierres.

GAUTAMA

Tu sais bien que ce peuple est cruel et têtu;
S'il t'enlève la vie, alors que diras-tu?

ANGOULIMATA

Bien loin d'avoir contre eux un sentiment de haine,
Mon cœur les bénira d'avoir brisé ma chaîne,
Et de m'avoir soustrait à la terrestre loi
Avant vous qui, pourtant, valez tous mieux que moi.

GAUTAMA

Ils pourraient t'infliger quelque longue torture.

ANGOULIMATA

N'aimerai-je pas mieux encor la paix future,
S'ils me révèlent, en m'infligeant plusieurs morts,
Quel infernal foyer de douleur est le corps?

GAUTAMA

Pars donc, ami! Va-t'en, le cœur plein d'espérance!
Ton âme peut aller prêcher la délivrance
A ce peuple écrasé par le monde charnel.
Dis-leur que rien n'est vrai qui n'est pas éternel;
Cherche, pense pour eux; fais un effort sans trêve;
En élevant autrui, soi-même l'on s'élève;
Et tu verras un jour, au bout de ton chemin,
Pareils à des amis qui te tendraient la main,
Tous tes efforts passés qui t'offriront leurs ailes,
Pour t'aider à gagner les sphères éternelles.

Scène VII

LES MÊMES, YADARA, AMBÂPALI

YADARA

O Maître! nous tremblons : est-il vrai qu'on voulut
T'assassiner, toi, notre espoir, notre salut?

ANGOULIMATA

Le criminel qui mérita des morts multiples,
Tu le vois, à genoux, au milieu des disciples

Du Sauveur, du Bouddha dont le divin regard
Fit tomber de ma main tremblante le poignard.

LA FOULE

Gloire au Bouddha! Gloire au vainqueur de la souffrance!

LE ROI

Mon peuple entier suivra ta loi de délivrance.

YADARA

O Maître! renonçant à toute volupté,
Ambâpali fait don à la communauté,
Pour que les femmes aient enfin leur monastère,
De son vaste jardin dans un lieu solitaire.
Éclairé par ma voix, son pauvre cœur meurtri,
Près de ses humbles sœurs vient chercher un abri.
Toutes, l'on nous verra, sous le vêtement jaune,
Marcher vers le salut en demandant l'aumône.
Et celle dont tu fis ton épouse jadis
Quand tu montais encor, la mère de ton fils,
Dans ce lieu de repos, à nous viendra se joindre,
Le cœur tendu vers cette paix que je vois poindre.

GAUTAMA

Allez, femmes! et loin de toute passion

Préparez-vous à la suprême évasion
De ce cachot de boue et de chair misérable !

LE ROI

Je veux solenniser cet instant mémorable
Où tu changeas en cœurs aimants des cœurs de loups :
Je t'offre ma forêt royale de bambous.
Que mon peuple attentif autour de moi se groupe !

(Levant une coupe d'or pleine d'eau qu'il verse ensuite lentement.)

Aussi longtemps que l'eau qui tombe de ma coupe
Ne remontera pas vers ma coupe, ce bois
Ne sera plus dans l'héritage de nos rois.
Je le donne au Sublime : il faut que chaque secte,
Chaque caste encor plus que jadis le respecte,
Car j'en fais, de ce doux bois de Vélouvana,
Une étape sur le chemin du Nirvâna.

GAUTAMA

J'accepte ton présent. Sois béni par chaque être
Qu'envahit le désir pieux de ne plus naître !
Quiconque est satisfait, loin de tout vain amour,
D'un lit au pied d'un arbre et d'un repas par jour,
Y cherchera la paix dont son cœur est avide.
Mes disciples et moi, dans la saison humide,
Y reviendrons souvent et nous dissiperons

Les brouillards oppressants des anciens horizons,
Pour montrer les sommets de l'éternelle trêve
Où la réalité peut se passer de rêve.

LES DISCIPLES

Gloire au Maître ! Respect à ses divines lois !

GAUTAMA

Prêtez-moi vos efforts et qu'emportant vos voix,
Le souffle des vallons et la brise marine
Portent au monde entier l'éternelle doctrine.
Et quand la vérité triomphera partout,
Lorsque je verrai l'âme, à l'abri du dégoût
Et des vils appétits, planer hors de la vase,
Je pourrai remonter au Nirvâna d'extase
Que, pour vous apporter le salut, j'ai quitté.

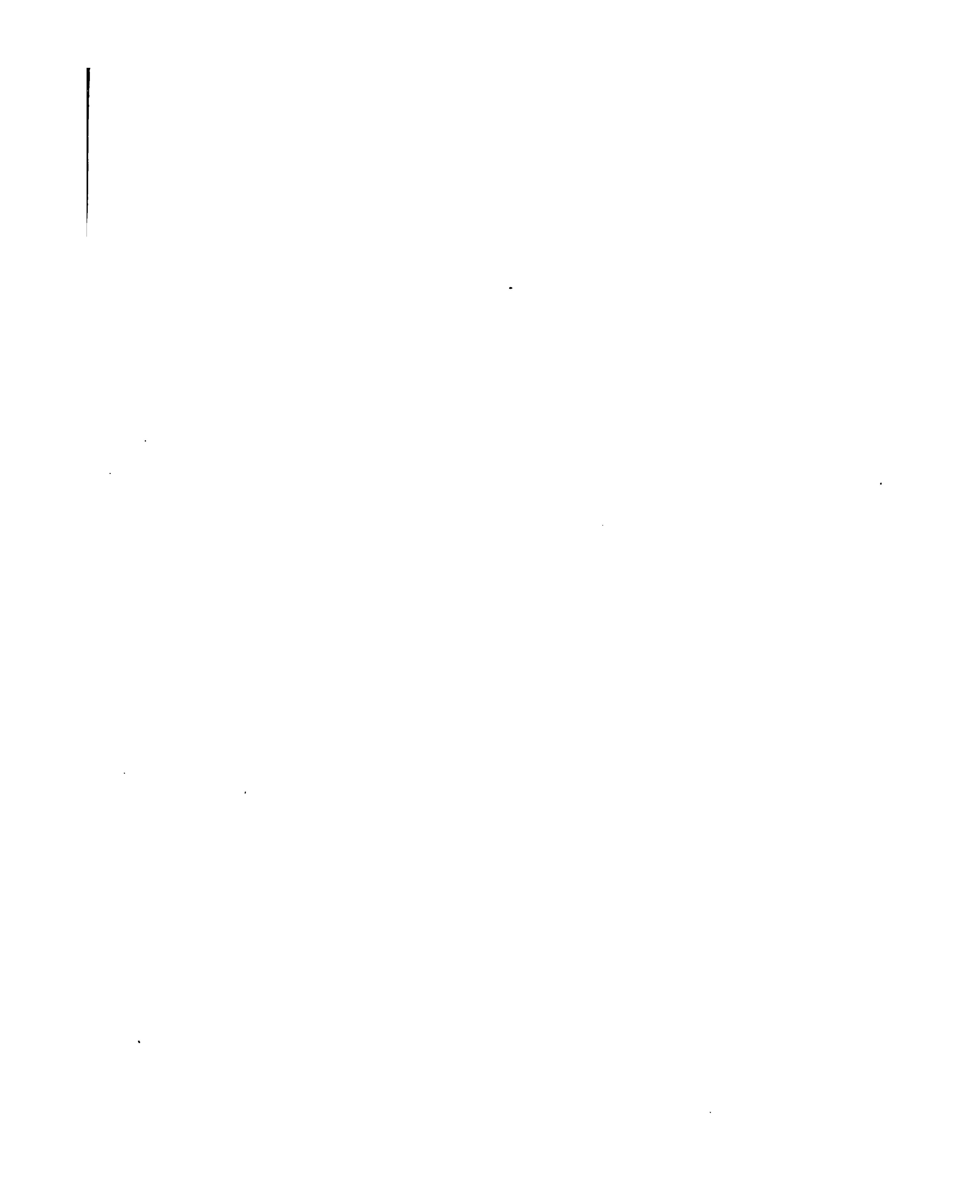
LA FOULE

Gloire, gloire au Bouddha !

GAUTAMA

Gloire à la vérité !


ACTE
III





Décor :

A Kousinara, un bosquet d'arbres
formant presqu'île dans la rivière Hiranyavati.
Clair de lune.

Scène I

GAUTAMA, KACYAPA, ANANDA

PUIS LES DISCIPLES, UN A UN OU PAR GROUPES

(Gautama, couché sur une couverture, entre deux arbres,
semble dormir.)

KACYAPA

Le sublime Bouddha, le grand vainqueur sans armes,
Va nous abandonner! Comment tarir nos larmes?

ANANDA

Pourquoi rester si calme au milieu de nos pleurs,
Divin mois de Tchétra, mois des forêts en fleurs?
Ne sens-tu pas que, si le Maître nous délaisse,
La Terre perd le peu qu'on lui voit de noblesse?

Divin mois de Tchétra, mois des forêts en fleurs,
Peux-tu rester si calme au milieu de nos pleurs?

KACYAPA, *fixant l'horizon.*

Du levant au couchant, de l'une à l'autre rive,
La foule des croyants pieusement arrive,
Car le libérateur de l'esclave et des rois
Désire leur parler une dernière fois.

ANANDA

Mon âme, hélas! n'est pas encor tout affranchie
Et je vais me trouver sans guide dans la vie.

(*De nombreux disciples ont déjà envahi la scène, ils se rangent autour d'Ananda.*)

YADARA, *vieille et brisée, au groupe des religieuses.*

Du calme Nirvâna le Maître atteint le seuil;
L'éternité rayonne et la Terre est en deuil.
O mes sœurs! bénissons les douces destinées
Auxquelles nous devons ce bonheur d'être nées
Dans des jours entre tous sublimes, où nos yeux
Auront pu contempler le Bouddha radieux,
Nos cœurs s'ouvrir à son approche; où notre oreille
Aura su la splendeur de sa voix sans pareille.
O mes sœurs! je revois le temps, lointain déjà,

Où Gautama n'était pas encor le Bouddha,
Le temps lointain où je vivais dans la débauche,
M'obstinant aux plaisirs trompeurs que l'instant fauche
Et dessèche aussitôt qu'en approche la main,
Aux plaisirs qui n'ont ni présent, ni lendemain.
J'ai connu toutes les passions de la Terre,
Toutes les sources où la chair se désaltère;
J'étais belle, j'avais de l'or et des joyaux,
Et mes jardins étaient, comme les parcs royaux,
Pleins d'esclaves zélés, pleins de fleurs enivrantes,
D'ombrages toujours frais, de sources murmurantes,
Et pleins de courtisans qui, vivant sous ma loi,
Me flattaient comme on flatte une fille de roi.
J'étais jeune, j'étais robuste, j'étais belle,
Et mon regard cherchait en vain un cœur rebelle.
Cependant, au milieu des biens accumulés,
Au milieu des plaisirs toujours renouvelés,
Quoique jeune et robuste et belle et très puissante,
J'avais le cœur désert et l'âme languissante.
J'allais d'un bien à l'autre et d'amours en amours;
Lasse, ma vie était une suite de jours
Sans parenté; ma vie était si mensongère
Que, dans mes souvenirs, j'errais en étrangère,
En étrangère hostile et pleine de mépris,
Qui cherche une œuvre et qui ne voit que des débris.

Mais, ainsi qu'à tisser sa toile, l'araignée,
Mon âme, à son labeur vain, était résignée;
Je me disais que tout n'est rien qu'instants et qu'ombres,
Que le présent ne peut sortir que des décombres
Du passé. C'est alors que le Maître divin
Cria: « Pourquoi toujours vivre au fond du ravin,
« Dans la nuit et la boue, alors que sur vos têtes,
« Offrant à vos efforts d'éternelles conquêtes,
« La vérité rayonne au sein du Nirvâna? »
A cette vérité céleste il nous mena,
Nous tous, les désireux d'éternité sereine.
Et depuis lors, mes sœurs, sans passion, sans haine,
J'ai marché, j'ai monté, sentant naître et grandir,
A l'éclat des sommets que je vois resplendir,
Un être que j'avais ignoré, mon propre être,
Qui végétait esclave, au lieu d'agir en maître;
Et tout à coup, en le découvrant, je compris
Pourquoi la vie humaine est faite de débris.
C'est que l'âme, même inconsciente, secoue
A tout instant les vils édifices de boue
Que l'on bâtit sur son inerte éternité;
Depuis lors j'ai pensé, j'ai marché, j'ai monté,
Sentant grandir en moi la lueur éternelle,
Comme un soleil qui germerait d'une étincelle.
Et moi qui belle et jeune et riche languissais,

Faible, fanée et pauvre, aujourd'hui je renais,
Et malgré mon pas lourd et mon front qui se creuse,
Plus que je ne le fus jamais, je suis heureuse!

SOUBHADDA, à Ananda.

On m'apprend que le grand, le glorieux Mouni
Gautama se prépare à gagner l'Infini.
Vous connaissez le nom de Soubhadda, peut-être?
Je viens très humblement supplier votre Maître,
Avant qu'à tout jamais son œil se soit éteint,
De chasser, s'il le peut, l'angoisse qui m'étreint.

ANANDA

Je te connais! Tu fus souvent notre adversaire,
Mais tu le fus toujours d'une âme très sincère,
Et le Bouddha, parfois, en nous parlant de toi,
Prédisait que ton cœur s'ouvrirait à la foi,
Puisqu'il faut que tout cœur assoiffé de justice,
Tôt ou tard à ce qui ne meurt plus aboutisse;
Puisqu'il faut que tout cœur mûr pour la vérité,
La cherche dans son seul séjour : l'Éternité!

SOUBHADDA

J'ai travaillé, cherché! Mais c'est, à chaque étape,
Le doute qui grandit et l'espoir qui m'échappe.

Je ne sais plus, moi dont on vante le savoir,
Ce qu'il faut espérer ni ce qu'il faut vouloir.
La foi même, la foi de votre pieux Maître,
Je la connais sans que son calme me pénètre,
Car malgré mon effort persévérant et pur,
Elle a gardé pour moi plus d'un recoin obscur.
Que cette claire nuit soit bénie entre toutes,
Si Gautama parvient à déchirer mes doutes !

ANANDA

Hélas! tu nous vois tous réunis en ces lieux
Pour recevoir ses derniers mots et ses adieux.
Mais nul ne pourra plus l'interroger! L'extase
Le retient seule encor dans son cachot de vase,
Nous a-t-il dit lui-même; on ne peut le troubler.
Mais dès qu'autour de lui viendra nous rassembler
Sa voix, peut-être sauras-tu, parmi nos larmes,
Trouver contre ton mal de triomphantes armes.

SOUBHADDA

Oh! non, le voir auparavant, l'interroger...

ANANDA

Je ne le puis!...

GAUTAMA, se soulevant sur sa couche.

Tout ce qui meurt est mensonger.

ANANDA

A l'entourer, sa voix sublime nous invite.

GAUTAMA

Approche, Soubhadda! j'attendais ta visite.
Viens éclairer ton âme à mon flambeau mourant!
Mais hâte-toi! Je suis déjà hors du courant
Qui vous emporte encor, las et couverts de chaînes,
Dans le noir tourbillon des existences vaines;
Tu devais être le dernier de mes élus;
Mais hâte-toi, bientôt je ne t'entendrais plus.

SOUBHADDA

Ne peut-on fuir la loi qui nous force à renaître
Sans augmenter le poids qui pèse sur chaque être?
Tout en nous dirigeant vers l'éternel pardon,
Pourquoi jeter ce que la Terre offre de bon?
Est-ce fuir le salut et fuir la délivrance
Que de donner quelque répit à la souffrance?
C'est contre la douleur que s'élève ta voix;
Pourquoi chasser ce qui rend moins lourds et moins froids

Les jours qu'il nous faudra passer sur cette Terre ?
Tu ne laisses d'espoir qu'à l'âme solitaire.
Pourquoi deux cœurs aimants, dans une étreinte unis,
Ne pourraient-ils monter vers les séjours bénis?

GAUTAMA

Mes disciples sauraient te répondre à ma place.
Vois la corde d'un luth : trop serrée, elle casse;
Et trop lâche, de même, elle ne chante plus.
Ainsi l'âme qui tend au séjour des élus
Doit, pour pouvoir vibrer sous la clarté future,
Éviter le plaisir autant que la torture.
Il faut, pour qu'elle prenne à tout jamais son vol,
Qu'elle ne garde rien de ce qui vient du sol.
Certes, l'amour est bien le cri d'appel d'une âme,
Un cri noble échappé de la matière infâme,
Mais c'est l'appel d'une âme esclave du trépas,
Qui, ne pouvant monter, vous retient ici-bas.
C'est l'appel le plus redoutable à l'âme lasse,
Car, un instant, sous le baiser la chair s'efface
Et l'âme qui contre une autre âme a palpité
Dans un avant-goût large et doux d'éternité,
Poursuit sa délivrance au fond de sa chair blême
Au lieu de s'efforcer vers le salut suprême.
C'est l'appel de tous ces esclaves du trépas

Qui vous déroute et qui vous enchaîne ici-bas,
Et cet appel jaillit vers vous des moindres choses,
Des tiédeurs du printemps et du parfum des roses,
De la chaleur du feu, du regard d'un ami,
Car tout cela ce sont des fragments d'infini,
Prisonnier, comme vous, dans la mortelle trame,
Où chacun reconnaît la voix de sa propre âme.
Et c'est pourquoi, loin de répondre à cet appel,
Il faut le fuir, il faut s'échapper vers le ciel,
Et quand on plane enfin, dans la pleine lumière,
C'est alors qu'à tous ceux qui rampent dans l'ornière,
On doit jeter enfin le cri libérateur.
Mais tout espoir donné sur la terre est menteur :
Comment aider quelqu'un à s'évader de l'ombre,
Si soi-même on demeure au fond d'un cachot sombre ?
Et comment fuir à deux vers le séjour d'en haut,
Puisqu'on n'est jamais deux dans le même cachot ?

SOUBHADDA

J'ai honte de troubler le terme de ta route,
Maître, mais je voudrais n'avoir plus aucun doute;
Et je sens qu'en toi seul je puis trouver la paix,
Loin des bas-fonds où, chaque jour, je retombais.
L'âme, pourquoi ne pas faciliter sa tâche,
Alors, en la jetant dans tout ce qui détache

Du goût de vivre, dans les actes douloureux
Des ascètes?

GAUTAMA

Le Nirvâna n'est pas à ceux
Qui voient dans le dégoût le fond de la science;
Le dégoût n'est souvent que preuve d'impuissance,
Le dégoût n'est souvent qu'un regret déguisé.
Le Nirvâna ne reçoit pas l'être épuisé
Par la joie ou les pleurs; il ne s'ouvre qu'à l'être
Puissant que la lumière éternelle pénètre;
Qu'aux esprits clairs qui, vérité par vérité,
Font de leur âme une sereine éternité.
L'âme de l'ignorant est comme l'eau bourbeuse
Qui, même en plein soleil, demeure ténébreuse.
Le dégoût survit-il à ce monde charnel?
Or, j'ai dit : « Rien n'est vrai qui n'est pas éternel. »
Prends cela pour flambeau, quand le doute te mine,
Car dans ces quelques mots tient toute ma doctrine.

SOUBHADDA

O Maître! un autre point rend mon cœur soucieux :
Pourquoi ne nous as-tu jamais parlé des dieux?

GAUTAMA

Mais toi-même, malgré ta vaste connaissance,
Me les dépeindras-tu, ces dieux que l'on encense?

Ouvre tes souvenirs! Ne retrouves-tu pas
Le doute qui remplit les plus anciens Veddas?
« Lui, qui donne la vie et donne la puissance;
« Lui, de qui tous les dieux ont tiré leur naissance;
« Lui, dont l'ombre est l'éternité comme la mort;
« L'être en dehors duquel il n'est âme, ni sort,
« Ni ténèbres, ni jour, ni rien qui s'accomplisse,
« Qu'est-il ce Dieu vers qui monte mon sacrifice? »
Or je suis revenu du Nirvâna lointain
Pour vous porter non le douteux, mais le certain;
Je n'ai jamais prêché que ce qui reste utile,
Pour guider votre effort et le rendre fertile.
Il faut, hélas! fût-on le plus puissant mouni,
Homme, marcher à pas humains vers l'Infini.
Que vous importe un Dieu multiple ou solitaire,
Si vous ne savez pas comment fuir cette Terre?
Et qu'importe ce qu'est le séjour des heureux,
Si vous vous résignez au monde ténébreux?
Au lieu de définir la lueur inconnue,
Je me suis contenté de vous donner la vue;
Au lieu de disserter sur les divinités,
Je vous ai déliés et vous ai dit: « Montez! »

SOUBHADDA

Quand l'homme quitte enfin ce monde d'infortune

Sa voix va dans le feu, sa pensée à la lune,
Son souffle dans le vent, son œil au soleil clair,
Son corps va dans la boue et son « moi » dans l'éther.
Quand est mort tout cela, que reste-t-il de l'être ?
Qu'est ce néant qui dans le Nirvâna pénètre ?

GAUTAMA

Au lieu de définir vainement les clartés,
Je vous ai déliés et vous ai dit : « Montez ! »
Montez, amis, ainsi que j'ai monté moi-même ;
Car nul ne peut savoir la vérité suprême
Tant que le souvenir de sa chair le poursuit.
Vous naissez dans la nuit, vous vivez dans la nuit ;
Qu'étiez-vous donc avant qu'un Dieu créât le monde ?
Le terme et le départ, la même nuit profonde
En interdit la vision à l'œil humain.
Montez ! mais sans vous égarer hors du chemin
Que je vous ai tracé, car la cité sublime
Du repos, où plus rien enfin ne vous opprime,
La sublime cité resplendit devant moi ;
Ni çoudra, ni guerrier, ni brahmane, ni roi...
L'âme !... L'âme dans la sérénité féconde
Qui fleurissait avant qu'un Dieu créât le monde.

SOUBHADDA

O mon Maître ! ô Bouddha ! tout mon être, à jamais,

S'efforcera vers le repos que tu promets.
Ton éclat me réchauffe et ta voix illumine
Le calme vers lequel mon âme s'achemine.
Accepte-moi parmi tes zélateurs pieux!

GAUTAMA

Prends ta place au milieu de nos religieux!

(Toute l'assemblée l'entoure, religieux et religieuses, Yadara en tête.)

A l'assemblée :

Approchez tous, amis, car ma voix me délaisse.
Tu pleures, Ananda? Pourquoi? Cette faiblesse
N'est pas digne d'un cœur puissant comme le tien.
Réjouis-toi plutôt quand mon dernier lien
Tombe et quand je reçois enfin la récompense
De mes efforts; comme toujours, je vous devance.
Mais, même du séjour des Bouddhas bienheureux,
Mon cœur rayonnera sur les cœurs ténébreux;
Ma présence au milieu de la matière hostile,
Amis, n'est-elle pas devenue inutile,
Puisque la délivrance et ses divines lois
Volent dans l'univers sur des milliers de voix?
C'est à vous, maintenant, qu'échoit la noble tâche
De prêcher la doctrine aux autres, sans relâche,
Jusqu'au moment où vos disciples, à leur tour,
Plus nombreux que les miens ne le sont en ce jour,

Pourront vous remplacer aussi. Mon œil se ferme,
Je ne vous entends plus. Marchez tous d'un pas ferme
Vers le clair Nirvâna que je vous ai promis;
Partout la vérité vaincra ses ennemis,
Et pour fixer enfin la victoire suprême,
Le Bouddha Mettéya, plus puissant que moi-même,
Sauvera de la nuit les êtres prisonniers,
Par millions ainsi que je fis par milliers.
Monte! monte toujours! délivre-toi de naître!
Et, pour être immortel, rends-toi digne de l'être.

(Il tombe sur sa couche.)

ANANDA

Il nous quitte! Déjà sa voix n'a rien d'humain.

YADARA

Il ne nous quitte pas! il ouvre le chemin.
O mes sœurs! conservons à jamais sa parole
Et regardons comment l'âme libre s'envole.

SOUBHADDA

Que ne peut-il nous emmener tous avec lui?

GAUTAMA, se soulevant une dernière fois.

Frère! demain est si rapproché d'aujourd'hui!
La mort a beau hurler en voyant fuir sa proie,

Ses bonds n'atteignent plus à la céleste voie
Que vous suivez. Menez souvent vos pas meurtris
Aux bois où je vécus ; faites-en des abris
Où les cœurs échappés aux tempêtes charnelles,
Avant de s'envoler viendront sécher leurs ailes.

(Il retombe. Toute l'assemblée s'agenouille.)

YADARA

Voyez ! les arbres sont dépouillés de leurs fleurs,
Qu'une à une, ils ont fait tomber comme des pleurs,
Sur le corps du vainqueur divin de la souffrance.

ANANDA

Nirvâna !

LA FOULE

Nirvâna ! Nirvâna !

GAUTAMA, expirant.

Délivrance !

IMPRIMÉ

PAR

CHAMEROT ET RENOUARD

19, rue des Saints-Pères, 19

PARIS



